

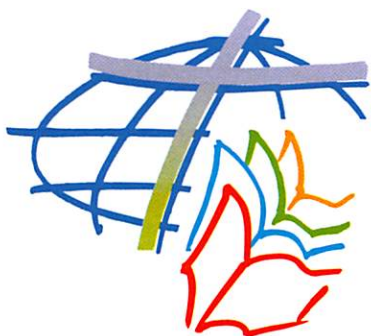


# DEIVERBUM

**Fédération Biblique Catholique**

**BULLETTIN**

**Les pays de la Bible –  
les pays de la Sixième  
Assemblée Plénière**  
Première partie



N° 58/59  
1-2/2001



Édition Française



Le *BULLETIN DEI VERBUM* paraît chaque trimestre en français, allemand, anglais et espagnol.

**Responsabilité éditoriale**  
Alexander M. Schweitzer

Tout abonnement pour une année part au mois de la première souscription et comporte quatre numéros. Indiquez, s.v.p., la langue que vous préférez.

#### Prix d'abonnement

- ☐ abonnement ordinaire: US \$ 20 / € 20
- ☐ abonnement de soutien: US \$ 34 / € 34
- ☐ abonnement étudiant: US \$ 14 / € 14
- ☐ abonnement réservé aux pays du Tiers-Monde: US \$ 14 / € 14

Envoi voie aérienne: US\$ 7 / € 7 supplémentaires

Pour couvrir nos frais, vous êtes invités à souscrire un abonnement de soutien. Pour les membres de la Fédération Biblique Catholique le prix de l'abonnement annuel est compris dans la cotisation.

#### Paiement

Par chèque au Secrétariat Général  
(Adresse indiquée)

Banque : LIGA Bank, Stuttgart

N° du compte : 64 59 820

Code bancaire 750 903 00 ou

CCP 611-49X Paris, Procure des Missions,  
Congrégation de Saint-Esprit

(Mention « Abo Bulletin Dei Verbum »)

Nous acceptons aussi paiement par carte de crédit  
(VISA, EUROCARD/MasterCard, MasterCard).

#### Reproduction des articles

Nous recommandons aux membres de la Fédération de bien vouloir reproduire dans leurs revues les articles du *BULLETIN DEI VERBUM* en indiquant la source, à l'exception des articles où une recommandation contraire est explicitement donnée.

Les opinions exprimées dans les articles sont celles de leurs auteurs et non nécessairement celles de la Fédération.



FÉDÉRATION BIBLIQUE CATHOLIQUE

Secrétariat Général

Postfach 10 52 22

70045 Stuttgart

Allemagne

Tél. : +49-(0)711-1 69 24-0

Fax : +49-(0)711-1 69 24-24

E-mail: bdv@c-b-f.org

La Fédération Biblique Catholique (FBC) est une « organisation catholique internationale à caractère public » selon le Droit Canonique (CIC, can. 312, §1, n.1).

## SOMMAIRE

### Dossier

#### Le Liban et la Bible

Paul Féghaly

4

#### Le Liban, terre de rencontre des religions

Cyrille Salim Bustros

7

#### L'Eglise maronite

Paul Féghaly

11

#### L'Eglise melkite d'Antioche

Paul Féghaly, Ignace Dick

14

#### Repères chronologiques

L'expansion de l'Eglise en Orient et en Occident

19

#### La Syrie dans la Bible

Elie Tobji

20

#### L'Eglise syrienne

Paul Féghaly

22

#### L'Eglise arménienne

Pierre Marayati

24

#### L'Eglise chaldéenne

Raphaël Bidawid

26

#### L'Eglise latine en Terre Sainte

Narczyz Klimas

28

#### Trois symposiums interreligieux à Jérusalem

Alviero Niccacci

30

#### Glossaire

33

### Vie de la Fédération

II<sup>e</sup> Assemblée Générale de l'AsIPA

36

Semaine nationale de la Bible 2001 aux Philippines

37

Cours de Bible à Quezon City

38

Séminaire biblique de base pour jeunes à Madagascar

38

Little Rock Scripture Study aux Etats-Unis

40

III<sup>e</sup> Assemblée Plénière du Centre biblique pour

l'Afrique et Madagascar (CEBAM)

40

La Déclaration Finale de l'Assemblée Plénière

du CEBAM (en anglais)

41



EDITORIAL

**Chères lectrices et chers lecteurs,**

L'apostolat biblique se rapporte entièrement au contexte: contexte personnel de vie dans lequel la Parole advient pour entrer dans un dialogue fructueux ; contexte social qui se trouve éclairé par le texte biblique, comme le lieu où se déploie progressivement la puissance transformante de la Parole de Dieu.

Ce numéro du BDV et le prochain – sous forme de numéros doubles – sont tous deux entièrement consacrés au contexte, aux conditions concrètes dans lesquelles la Parole de Dieu rejoint l'humanité. Dans plusieurs articles, nos membres de la sous-région du Moyen-Orient, ainsi que d'autres auteurs, nous présenteront leurs pays, les pays de la Bible, qui, tous ensemble, marqueront de leur empreinte culturelle, sociale, politique et religieuse le contexte de la prochaine Assemblée Plénière à Beyrouth.

Si une Assemblée Plénière de la Fédération Biblique Catholique est un événement et une étape pour l'ensemble de la Fédération à l'échelle mondiale, elle est également marquée par la situation du lieu où elle se tient. Il en fut ainsi pour Bogota, avec son insistance sur la conscientisation sociale et l'engagement sociétal, comme pour Hong Kong qui porte la trace d'une théologie et d'une spiritualité asiatiques, avec une approche méditative et globalisante. L'Assemblée de Beyrouth, quant à elle, mettra en lumière les difficultés et les opportunités attachées à la réalité contemporaine, toujours plus complexe, principalement sous l'angle du pluralisme religieux et social. Cette Assemblée nous sensibilisera aux chemins de vie que nous ouvre la Parole de Dieu dans un contexte pluraliste où le dialogue entre les Eglises et les différentes religions s'avère fondamental.

Nous voudrions saisir cette occasion pour remercier de leurs efforts nos membres de la sous-région du Moyen-Orient et tous ceux qui ont contribué à ce numéro pour nous éclairer sur leur contexte de vie et nous préparer ainsi à la prochaine Assemblée Plénière. Comme vous pourrez le constater en lisant les différentes rubriques de la « Vie de la Fédération », les préparatifs à cette Assemblée Plénière se font de plus en plus intenses et suivant des modalités variées en maints endroits du monde.

Bonne lecture à tous !

Alexander M. Schweitzer



## Le Liban et la Bible

*Paul Féghaly, Coordinateur de la FBC dans la sous-région du Moyen-Orient, Liban*

« Viens, du Liban » (Ct 4,8), dit l'époux à son épouse, dit Dieu à son peuple. Ce Liban, désiré par Moïse qui se plaignait de ne pas entrer en Terre promise et de ne pas voir cette belle montagne qu'il souhaitait tant contempler (Dt 3,25). Oui, le Liban et la Bible sont deux compagnons qui se tiennent la main, pour parler comme saint Ephrem qui les associe respectivement à la nature et à l'Écriture. La nature du Liban fournit à la Bible ses images et ses expressions, et la Bible inonda le Liban de la présence de Dieu, à tel point qu'il est question de deux montagnes de Dieu au Liban. Au Nord, c'est la montagne des cèdres, la montagne de Dieu sur laquelle s'est tenu Gilgamesh, le héros babylonien, et dont les bois de cèdre ont garni le Temple de Jérusalem, la maison de Dieu. Au Sud, c'est la montagne de Hermon, le lieu « herem » qu'il est défendu de piétiner à l'instar du Sinaï. Seul Dieu a le droit d'y mettre les pieds. Et c'est ce que fit Jésus lors de la Transfiguration, selon une tradition antique qui met en lien la venue de Jésus à Césarée de Philippe (aux pieds de l'Hermon, l'actuelle Banias) et la gloire de sa Transfiguration sur une montagne que l'Évangile ne nomme pas (Mc 9,2p).

Le Liban, pays de blancheur à cause de ses neiges éternelles, pays de beauté à cause de son eau abondante qui alimente le Jourdain en Palestine, l'Oronte en Syrie, l'Abana et le Parpar (2 R 5,12) qui coulent à Damas ; pays de toute sorte de verdure qui fait contraste avec le désert qui l'entoure, depuis le désert syrien jusqu'au désert arabe et sinaïtique, sans parler du désert de Juda. Quand on parle de la Terre promise comme le lieu où coulent le lait et le miel (Ex 3,8,17...), si vraiment on veut penser à l'abondance, ce n'est sûrement pas vers la terre de Juda qu'il faut se tourner, mais vers le Liban et les régions voisines comme la plaine d'Esdrelon.

Le Liban fut pour la Bible un lieu de communication. Les Phéniciens y passèrent en avançant vers la côte palestinienne jusqu'à Saint-Jean d'Acre (l'ancienne Acco) et les tribus d'Israël arrivèrent jusqu'à l'est de Tyr (surtout la tribu d'Asher). Le peuple de la Bible et le peuple de la Phénicie entretenirent des relations amicales. Entre Hiram de Tyr d'un côté, David et Salomon de l'autre.

Les Hébreux venus du désert allaient profiter du savoir-faire et des matériaux de leurs voisins pour la construction du Temple de Jérusalem, et du palais royal qu'on appelait « la maison de la Forêt du Liban » (1 R 7,2). Hiram fournit le bois et la pierre, les ingénieurs et les artisans. Un certain Hiram de Tyr (1 R 7,13) fabriqua même les différents ustensiles destinés au service du Temple. Le second Temple, construit en 518 av JC, eut lui aussi besoin du Liban et de ses cèdres (Esd 3,1).



*Cèdre du Liban*

Les relations du Liban avec le royaume du Nord ou royaume d'Israël perdurèrent durablement et profondément après la scission des tribus, au lendemain de la mort de Salomon. Achab épousa Jézabel, fille d'Ethobaal roi des Sidoniens (1 R 16,31), qui amena avec elle ses prêtres de Baal. Les Phéniciens firent pour Omri ce qu'ils avaient fait pour Salomon, en l'aidant à construire Samarie (1 R 16, 24). Et si le royaume du Nord connut une véritable prospérité avec les Omrides, c'est grâce à son ouverture vers la Phénicie et par delà, vers la mer.

Le nom du Liban apparaît soixante-quatorze fois dans l'Ancien Testament, mais nulle part dans le Nouveau. La raison est à chercher dans la nouvelle organisation administrative de l'Orient en Syrie et en Phénicie.



La Bible parle des montagnes du Liban, de ses cèdres, de son bois, de son odeur (Ct 4, 11 ; Os 14,6), de sa gloire (Is 35, 2 ; 60, 13), de sa neige (Jr 18, 14), de son vin (Os 14, 7), de ses fleurs (Na 4, 1).

Les villes du Liban sont très souvent citées. Tyr, soixante fois. Elle est « Sour », c'est-à-dire Rocher, l'un des noms de Dieu dans la Bible (Ps 18,3 ; 62, 3...). Sidon est citée trente-quatre fois. C'est le pays de la pêche, apparenté à Bethsaïde (Mt 11, 21 ; Mc 6,45). Mais on parle aussi de Sidon-la-Grande (Jos 11, 8 ; 19, 28) lors de l'expansion de cette ville maritime, qui domina un moment toute la côte libanaise et une partie de la Syrie. Les Sidoniens sont présents (quinze fois) avec les Tyriens (sept fois) et les Gudiblits (Jos 13,5). Quant à la ville de Byblos, on la trouve deux fois dans 1 R 5,32 et Ez 27, 9. Il faut mentionner aussi Baal-Gad qui est Hosbaya au Liban, et Afeqa, la fameuse grotte d'Adonis. Et n'oublions pas Sarepta où Elie fut accueilli chez une veuve (1 R 17) qu'il nourrit durant la famine et dont il ressuscita l'enfant. Le Christ lui-même est venu dans la région de Tyr et de Sidon (Mc 7,31) où il a guéri la fille de la Cananéenne : celle-ci ayant poussé Jésus à « devancer » son plan. Elle n'a pas attendu son tour, dans la ligne de Mt 10,5. Par sa foi, elle faisait partie elle aussi des fils de la maison qui ont droit au pain. Elle rejoint une autre femme qui poussa Jésus à agir alors que son Heure n'était pas encore venue (Jn 2,4). C'est Marie. Et le miracle eut lieu à Cana qu'Eusèbe et Jérôme situent dans la tribu d'Asher, c'est-à-dire au nord-est de Tyr et donc au Liban. Oui, le premier miracle johannique eut lieu au Liban, en une localité qui servait d'étape entre Tyr et Safad (Palestine) selon la géographie antique.

Le Liban a été lié à la Bible et il le demeure. En effet, les études bibliques n'ont pas cessé depuis le XVII<sup>e</sup> siècle. Les Libanais ont été nombreux à travailler à la Polyglotte de Paris. C'est encore un évêque libanais qui édita la première Bible complète en arabe, en trois volumes (Rome 1671). En 1710, le premier livre imprimé au Liban fut le livre des Psaumes. Il le fut en carchuni, c'est-à-dire en langue arabe mais avec des caractères syriaques. La même expérience se reproduisit mais avec des caractères arabes.

Il faut attendre le XIX<sup>e</sup> siècle pour que le Liban connaisse un essor vraiment remarquable en ce domaine. Les anglicans firent appel à un Libanais, Farès Chidiac, qui leur traduisit la Bible. Puis les presbytériens se firent aider par Nassif Yazji et Boutros Boustani pour l'édition des Sociétés bibliques. Enfin les jésuites travaillèrent avec Ibrahim Yazji et d'autres. Ainsi le Liban fut le cadre de trois traductions de la Bible, deux protestantes (donc sans les deutérocanoniques) et une catholique. Une concordance de la Bible et un dictionnaire biblique furent édités, sans compter les différentes « histoires saintes » et les traductions de commentaires.



*Site archéologique de Byblos*

Au XX<sup>e</sup> siècle, la Bible des Pères jésuites fut retravaillée ; de même celle des Sociétés bibliques, qui devint « officiellement » une Bible commune ou « œcuménique » au sens large du terme. Des chercheurs appartenant aux différentes communautés qui vivent au Liban et même en Orient y travaillèrent. Le père Féghaly y travailla avec le poète Youssef El-Khal. Le Nouveau Testament a déjà atteint trois millions d'exemplaires. La Bible anglicane a été rééditée.

C'est au Liban qu'a été préparé « Le livre de vie (Living Bible) », dans une édition protestante. De plus, on



compte au moins trois traductions du Nouveau Testament, dont l'une à partir de la Peshitto (texte syriaque officiel), deux concordances du Nouveau Testament, deux synopses, une nouvelle édition du Dictionnaire biblique, enfin, la traduction de quelques fascicules parus en français dans la collection des Cahiers Evangile.

C'est grâce à la Fédération Biblique Catholique que la recherche biblique et le travail d'apostolat biblique se sont développés : commentaires du Nouveau et de l'Ancien Testament, études fouillées, synopse dans la ligne de Kurt Aland, Dictionnaire encyclopédique de Bible et d'archéologie, livres de pastorale biblique, deux revues – l'une destinée à la formation biblique (Biblia) et l'autre spécialisée dans le domaine biblico-liturgique (Notre vie liturgique). Et n'oublions pas les différents centres de formation (26), dont un institut biblique qui confère une licence reconnue par l'Etat libanais. Le Liban rayonne sur tous les pays arabes de l'Orient comme de l'Occident. Il a déjà organisé un certain nombre de journées bibliques – pour le Liban – et de congrès bibliques – pour le Moyen-Orient. Il se prépare à recevoir l'Assemblée Plénière en 2002, autour du livre des Actes, avec pour thème : La parole de Dieu, une bénédiction pour tous les peuples.

Le Liban, ce petit pays de dix mille kilomètres carrés situé au nord de la Terre Sainte et à l'ouest de la Syrie ; ce pays qui longe la mer Méditerranée sur quelque deux cents kilomètres, avec une population de quatre millions d'habitants ; ce pays qui fut le refuge de tous les persécutés du Moyen-Orient, depuis les chiites au VIII<sup>e</sup> siècle jusqu'aux Syriens et aux Arméniens au XX<sup>e</sup> siècle. Ce pays est plus qu'un pays, comme l'a dit Jean Paul II. Il a une vocation particulière. Sa mission en fait un creuset pour des minorités appelées à vivre comme au jour de la Pentecôte (Ac 2), à se comprendre pour collaborer à un projet commun. Ces minorités peuvent être divisées comme les constructeurs de Babel, mais elles peuvent aussi être unies par l'unique Esprit de Dieu qui veut réunir sous un seul Chef ce qui est au ciel et ce qui est sur la terre (Ep 1,10). C'est pour cette raison, qu'il y eut un Synode spécial pour le Liban. Puisse l'Eglise tout entière aider ce pays à relever ce défi ! ■



## Le Liban, terre de rencontre des religions

*Cyrille Salim Bustros, Archevêque Grec catholique de Baalbek, Président de la Commission Biblique et Théologique du Liban (membre effectif de la Fédération)*

### 1. Le Liban, terre sainte et terre de sainteté<sup>1</sup>

Le Liban est l'un des pays de la Bible ; ses cèdres ont servi à construire le temple de Jérusalem et ses hommes y ont mis leur fatigue et leur art. Ses liturgies en prolongent l'écho, en particulier pour célébrer la beauté de l'Eglise et de Marie: « Tu es belle, ma bien-aimée et sans tâche aucune ! Viens du Liban, ô fiancée, viens du Liban, fais ton entrée » (Ct 4, 7-8). Mais surtout sa terre a été sanctifiée par la venue du Seigneur qui y a visité ses amis dans les régions de Tyr et de Sidon où il a exalté la grande foi d'une mère (cf. Mt 15, 21-28), reprenant ainsi le geste des prophètes qui l'annonçaient (cf. Lc 4, 26).

A sa suite les Apôtres ont foulé cette terre et très tôt, nombre de ses habitants ont professé la foi chrétienne. Ceux-ci, à leur tour, s'en firent les hérauts et l'histoire a enregistré parmi eux de saints théologiens, pasteurs, martyrs et confesseurs dont certains ont été élevés sur les autels jusque très récemment. Mais c'est surtout par ses hauts lieux de prière, par ses moines et ses moniales, par ses couvents et ses ermitages ainsi que par la piété fervente de son Eglise au long des générations que le Liban est le plus profondément marqué.

### 2. Le Liban, lieu de rencontre

Un aspect frappant du Liban et qui le distingue: les habitants du Liban (près de 4 millions vivant sur 10.452 km<sup>2</sup>) sont distribués sur dix-sept Communautés religieuses appartenant aux religions chrétienne, musulmane et juive et reconnues par la Constitution Libanaise:

- ☐ 6 Eglises Catholiques: Maronites, Grecs catholiques, Arméniens catholiques, Syriens catholiques, Chaldéens, Latins ;
- ☐ 6 Eglises Orthodoxes et Evangéliques: Grecs orthodoxes, Arméniens orthodoxes, Syriens orthodoxes, Assyriens, Coptes orthodoxes, Protestants<sup>2</sup> ;
- ☐ 4 Confessions musulmanes: Chiites, Sunnites, Druzes, Alaouites ;
- ☐ 1 Communauté Juive.

Le Liban est ainsi constitué par un ensemble de Communautés religieuses reconnues par l'Etat et se

reconnaissant les unes les autres et ayant toutes le droit de participer au gouvernement de l'Etat en proportion du nombre de leurs fidèles:

- ☐ Le Président de la République doit toujours être un Maronite, le Président de la Chambre des députés un Chiite, et le Président du Ministère un Sunnite ;
- ☐ Les députés formant le Parlement sont moitié chrétiens, moitié musulmans (64 chrétiens et 64 musulmans) distribués sur les divers sièges et dans les diverses régions du pays selon le nombre des fidèles de chaque Confession dans chaque région ;
- ☐ Les ministres sont aussi moitié musulmans moitié chrétiens: Les grandes Confessions y sont toujours représentées ;
- ☐ Les fonctions publiques sont aussi distribuées sur les diverses Confessions, au moins au niveau des premières catégories ;
- ☐ Chaque libanais doit appartenir, dans sa carte d'identité, à une Confession religieuse, et le mariage se célèbre dans cette Communauté ; il n'existe pas de mariage civil au Liban.

Cette distribution par Confessions a ses avantages ; aucune Communauté religieuse n'est privée de participer au gouvernement de l'Etat, mais aussi ses inconvénients: le nombre des fidèles variant au cours des années, il y a toujours risque de confrontation entre les Communautés pour avoir chaque fois plus de sièges dans les fonctions publiques ; de plus le sentiment confessionnel prévaut sur le sentiment national.

La dernière guerre au Liban (1975-1990) a commencé par des altercations entre libanais et milices des réfugiés palestiniens vivant au Liban (qui sont 400 000, formant le 10% de la population libanaise, et qui sont venus au Liban après l'occupation de la Palestine par les Israéliens et la formation de l'Etat d'Israël en 1948)), puis s'est vite transformée en guerre religieuse entre chrétiens et musulmans, les musulmans s'appuyant sur les palestiniens armés pour revendiquer plus de droits dans le gouvernement de l'Etat.

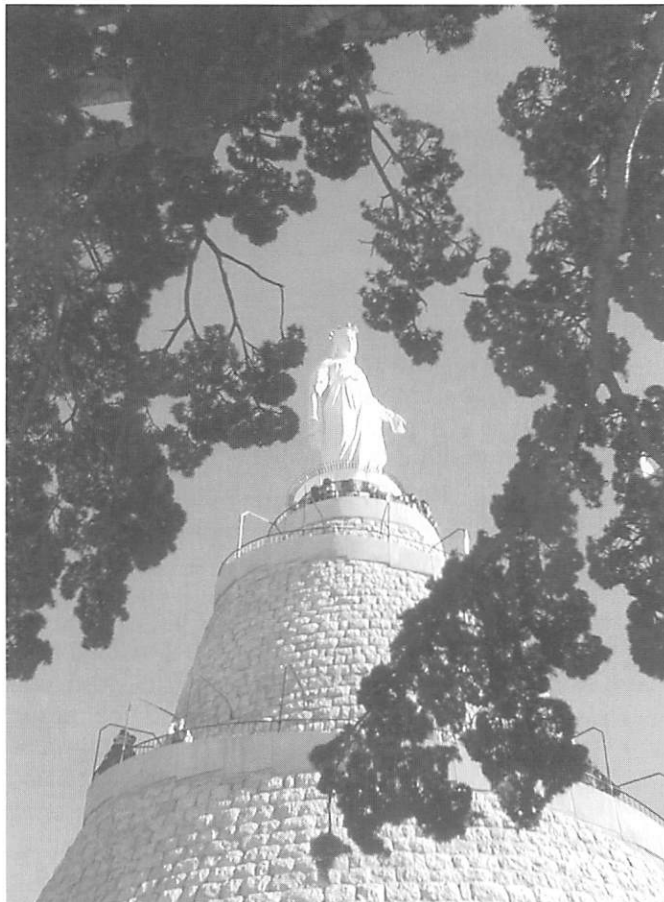


Cette guerre a été aussi l'occasion de la dissension entre les chrétiens, qui se sont partagés l'influence sur le pays selon leurs divisions politiques, et se sont entretués: il y a eu ainsi une guerre entre libanais et palestiniens, puis entre chrétiens et musulmans, puis des musulmans entre eux, puis des chrétiens entre eux.

### 3. Le Synode pour le Liban

Devant cette situation dramatique le Pape Jean-Paul II a convoqué « le Synode des Evêques » dans une « Assemblée spéciale pour le Liban », qui s'est réunie à Rome du 26 Novembre jusqu'au 14 Décembre 1995. Après quoi le Pape est venu au Liban dans une visite historique (10-11 Mai 1997), et a livré l'Exhortation Apostolique du Synode: « Une espérance nouvelle pour le Liban ».

Le but de ce Synode a été de renouveler la société chrétienne selon l'esprit de l'Evangile, et en même temps d'appeler à la convivialité pacifique et à la collaboration entre les diverses Confessions religieuses formant le peuple libanais. D'où le titre du Synode ; « Le Christ est notre espérance ; renouvelés par son Esprit, nous témoignons de son Amour ».



Statue de la Vierge Marie, Harissa

### 4. La « vocation historique du Liban »<sup>3</sup>

Le Pape a souvent répété: « Le Liban est plus qu'un pays, c'est un message et un modèle, pour l'Orient comme pour l'Occident », « le Liban est un message de liberté », « une terre de dialogue et de convivialité entre les diverses religions et cultures », et il a souvent parlé de « la vocation historique du Liban », vocation à être un carrefour de peuples et une mosaïque de Confessions qui ont décidé de vivre ensemble, malgré ou grâce à leurs différences ethniques, linguistiques et religieuses, pour donner la preuve au monde qu'une démocratie pluri-communautaire, respectueuse des droits de tous, est encore possible aujourd'hui malgré les drames de l'histoire récente.

La Constitution de la République Libanaise, révisée le 21 Septembre 1990, déclare que « le Liban est une république démocratique, parlementaire, fondée sur le respect des libertés publiques, et en premier lieu sur la liberté d'opinion et de croyance ». Cette démocratie parlementaire se fonde sur la justice sociale et l'égalité des droits et des devoirs entre tous les croyants sans distinction ni préférence.

### 5. Le dialogue entre les Communautés religieuses<sup>5</sup>

Dans son annonce du Synode pour le Liban le Pape a exprimé le désir que les libanais musulmans accueillent cet événement comme une réalité positive qui aidera la société libanaise en son entier à dépasser les obstacles et les incompréhensions créés par la violence et la guerre.

Le dialogue national islamo-chrétien prend pour base le fait reçu par tous les libanais que leur pays est une patrie *une*, admise comme définitive par ses fils, jouissant d'un régime démocratique, et où la personne reçoit sa liberté comme un don de Dieu. Cette liberté se manifeste spécialement dans l'effort permanent accompli par des citoyens appartenant à des religions différentes et conscients de leurs individualités culturelles, pour se rencontrer à l'ombre de la civilisation moderne et participer à son évolution. Chaque citoyen et chaque groupe interroge l'autre, cherchant à former avec lui, sur le fond de valeurs humaines stables, un présent *un*, enraciné dans le passé et tourné vers un *même* avenir.

Ce dialogue se poursuit à plusieurs niveaux. « Tout d'abord, dans la vie quotidienne, dans le travail et dans la vie de la cité, les personnes et les familles apprenant à s'apprécier. Les expériences concrètes de solidarité sont une richesse pour tout le peuple et une avancée importante dans la voie de la réconciliation des esprits et des cœurs, sans laquelle aucune œuvre commune n'est possible à long terme. La sagesse naturelle con-





duit donc les partenaires à une riche communication humaine et à une entraide par laquelle s'affermir le tissu social. »<sup>5</sup>

Dans l'Exhortation Apostolique post-synodale, le Pape déclare: « Au cours du Synode, j'ai entendu les délégués musulmans affirmer que le Liban sans les chrétiens ne serait plus le Liban. Pour être vraiment lui-même, le Liban a besoin de tous ses fils et filles, et de toutes les composantes de sa population. Chacun a sa place dans le pays et doit retrouver le goût d'y vivre et de relever les défis pour son avenir. Nulle communauté spirituelle ne peut vivre si elle n'est pas reconnue, si elle

se trouve dans des conditions précaires et si elle n'a pas la possibilité de participer pleinement à la vie de la nation. Ses membres sont alors tentés d'aller chercher dans d'autres pays un climat plus fraternel et de quoi assurer leur subsistance et celle de leur famille. Dans cet esprit j'invite tous les fidèles de l'Eglise catholique à demeurer attachés à leur terre, avec le souci d'être partie intégrante de la communauté nationale, de participer à la reconstruction de ce qui est nécessaire aux familles et à la collectivité, et de maintenir leur spécificité chrétienne... De même, les membres des autres composantes de la nation doivent s'efforcer de demeurer sur la terre de leurs ancêtres. »<sup>6</sup>

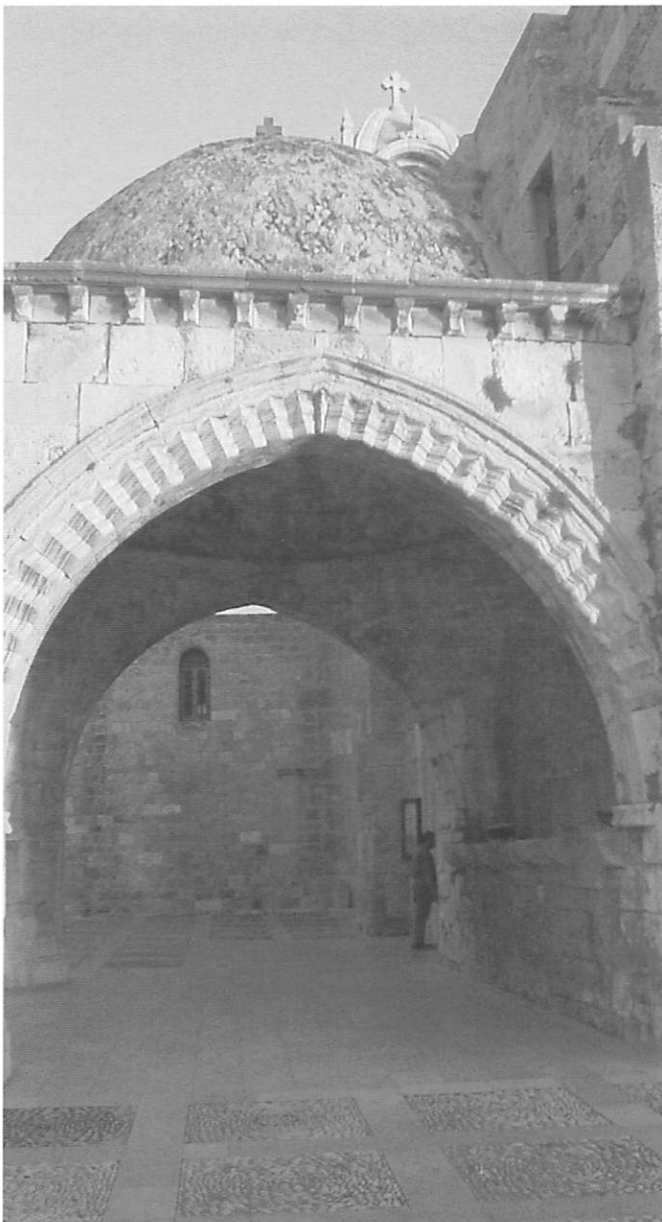
Sur ce plan une **commission de dialogue national islamo-chrétien** a été créée, groupant un représentant de chacune des grandes Communautés, et cette commission se réunit pour prendre des positions communes au niveau politique et national pour éviter les oppositions entre les Confessions.

**Le dialogue religieux proprement dit** existe dans les facultés de théologie, et dans plusieurs centres de dialogue islamo-chrétien, où des professeurs de théologie chrétiens et musulmans donnent des conférences de théologie comparée, chacun exposant l'enseignement de sa religion concernant les divers problèmes religieux et sociaux. Des congrès islamo-chrétiens ont aussi lieu, organisés tantôt par des institutions chrétiennes tantôt par des institutions musulmanes. Plusieurs collections de livres concernant ce dialogue islamo-chrétien sont publiées en arabe, essayant de rapprocher les idées et aidant à la convivialité.

#### 6. Le dialogue œcuménique

Le dialogue a aussi lieu entre les diverses Eglises chrétiennes, car toutes les Eglises au Liban (à part l'Eglise Assyrienne, les pourparlers pour son admission étant en cours) sont membres du Conseil des Eglises du Moyen-Orient. Certaines initiatives contribuent au rapprochement et à la collaboration entre les diverses Eglises:

- La semaine de prière pour l'unité des chrétiens est animée chaque année, et toutes les Eglises y participent ;
- Des programmes organisés par le Conseil concernant la jeunesse, la femme, la santé, groupent des membres des diverses Eglises ;
- le Conseil organise aussi divers programmes de développement social desquels profitent les diverses Eglises.



Eglise, Byblos



Mosquée, Baalbek

### Conclusion

Le Pape termine l'Exhortation Apostolique du Synode pour le Liban en espérant que le Jubilé de l'An 2000 sera l'occasion d'un renouvellement par le Christ, puis il termine: « Ainsi la Bonne Nouvelle du Salut sera pour tous les hommes source de force, de joie et d'espérance ; alors le peuple 'poussera comme un palmier, il grandira comme un cèdre du Liban' (Ps 92[91], 13). »<sup>7</sup> ■

<sup>1</sup> Cf. *Lineamenta du Synode pour le Liban*, 1993, pp 6-8.

<sup>2</sup> La diversité des Églises date du 5ème siècle : Les Assyriens refusent le Concile d'Ephèse (431) ; les Chaldéens sont la branche catholique réunie à Rome, de l'Eglise Assyrienne ; les Coptes orthodoxes, les Arméniens orthodoxes et les Syriens orthodoxes refusent le Concile de Chalcedoine (451) ; ceux qui ont refait l'unification avec Rome ont formé les Eglises des Coptes catholiques, des Arméniens catholiques et des Syriens catholiques ; les Maronites sont ceux qui, parmi les Syriens, ont accepté le Concile de Chalcedoine au 5ème siècle ; les Grecs orthodoxes sont le patriarcat byzantin d'Antioche qui s'est allié à la séparation entre Constantinople et Rome en 1054 ; les Grecs catholiques sont la branche du patriarcat byzantin d'Antioche qui s'est ralliée à Rome en 1724.

<sup>3</sup> Cf. *Instrumentum Laboris du Synode pour le Liban*, 1995, p. 102.

<sup>4</sup> Cf. *Lineamenta du Synode pour le Liban*, 1993, pp 86-87.

<sup>5</sup> Exhortation apostolique post-synodale « *Une espérance nouvelle pour le Liban* », 10 mai 1997, N° 91.

<sup>6</sup> *Ibid.*, N° 121.

<sup>7</sup> *Ibid.*, N° 125.



## L'Eglise maronite

*Paul Féghaly, Coordinateur de la FBC dans la sous-région du Moyen-Orient, Liban*

L'Eglise maronite se situe dans la grande tradition d'Antioche avec, à l'origine, le syriaque comme langue liturgique. On peut dire qu'elle a pris sa propre voie, tout comme l'Eglise syrienne a pris la sienne, au moment du concile de Chalcédoine (451) qui a parlé de deux natures dans l'unique personne du Christ. L'Eglise syrienne n'accepta pas les décisions de ce concile. On la qualifia alors de monophysite ainsi que l'Eglise arménienne, l'Eglise copte et bientôt l'Eglise éthiopienne. En fait, il s'agissait là d'une réaction aussi bien culturelle que politique. L'Eglise de Constantinople, qui allait devenir bientôt l'Eglise byzantine, imposait sa langue, le grec, et sa manière de penser toute différente de celle du monde syriaque par exemple. En outre, ceux qui n'étaient pas de culture grecque craignaient de disparaître. Par conséquent, ils cherchèrent à conserver leur autonomie. Les décisions prises au niveau culturel eurent des répercussions au niveau politique. Et au VIII<sup>e</sup> siècle, on verra ces Eglises accueillir la poussée musulmane pour se libérer de la tutelle de Byzance qui demeurerait insupportable. Mais en fait, elles se libéraient pour connaître un autre joug qui allait réduire la chrétienté, disséminée sur un territoire s'étendant de la Turquie à l'Egypte, à des îlots dans l'immense mer musulmane. Beaucoup de chrétiens passèrent à l'islam pour différentes raisons. D'autres émigrèrent, et ce mouvement d'émigration n'a pas cessé depuis. Les chrétiens se sentent étrangers dans des pays où il n'y a pas de liberté religieuse et où la ségrégation dans ce domaine est omniprésente, même si elle est mitigée.

Une Eglise a pourtant réussi à se créer une certaine autonomie politique : c'est l'Eglise maronite. Elle est appelée ainsi à cause d'un « fondateur » lointain, saint Maroun, qui fut en contact avec Jean Chrysostome et dont Théodoret parle comme d'un ermite vivant à proximité d'Antioche.

Elle resta fidèle à Chalcédoine et, pendant un temps, on l'appela melkite. Sa position lui valut d'être persécutée par la grande tradition syriaque qui percevait son attitude comme une trahison vis-à-vis de ce mouvement d'émancipation. Mais à cause du syriaque, sa langue, l'Eglise maronite subit également une pression venue

de Byzance qui voulait l'uniformité, une uniformité recherchée aussi par l'Eglise de Rome, ce qui fit perdre à l'Orient sa richesse et par là son originalité dans la grande Eglise.

Déchirée entre le monde syriaque et le monde byzantin, l'Eglise maronite, originaire d'Antioche en Syrie et répandue jusqu'aux sources de l'Oronte, émigra au Liban par vagues successives. Elle s'implanta sur la montagne, donnant sa marque aux chrétiens qui étaient là, au moins du temps de Siméon le Stylite et de ses disciples. Désormais son destin allait s'identifier avec le destin de ce pays.

Fermée sur elle-même, elle vécut dans la pauvreté mais n'eut pas le malheur de perdre ses enfants comme ce fut le cas de chrétientés qui vivaient dans la plaine ou dans les villes. Au contraire, elle se développa grâce à une natalité galopante et à des conversions nombreuses.

Présente au Liban, depuis le Nord jusqu'au Sud, elle s'implanta en Palestine où ses enfants devinrent majoritairement latins du fait de cette pression appelée latinisation. Elle essaima même en Egypte où elle avait un grand nombre de paroisses, depuis le Delta jusqu'au Caire et Alexandrie. Mais avec la révolution de Nasser, elle quitta l'Egypte pour le Canada ou l'Australie.

Elle devait se défendre tour à tour des Byzantins, des Fatimides, des Mamelouks (Egypte) et des Ottomans. A la fin de la Première Guerre mondiale, elle joua un rôle de premier plan dans la fondation du Grand Liban avec ses frontières que nous connaissons aujourd'hui, et elle opta pour la convivialité. Elle refusa un petit Liban où il n'y aurait que des chrétiens, bien que cette tentation soit toujours présente. Elle opta donc pour un Liban où vivraient côte à côte plusieurs communautés chrétiennes, musulmanes et juives. Ce qui revient aussi à partager le pouvoir dans un pays où chacun garde ses droits et se sent responsable dans ses devoirs. Nul n'est un citoyen de seconde zone à cause de sa religion. C'est le respect total des croyances et des libertés religieuses, chose inconnue en Orient.



L'Eglise maronite s'ouvrit à l'Occident avec les croisades, à partir de la fin du XIe siècle. Nombreux furent ses enfants qui accompagnèrent les croisés durant leur retraite à Chypre, à Malte ou ailleurs. En 1570, beaucoup de maronites furent massacrés à Chypre par les Ottomans qui reprirent l'île.



*Le patriarche maronite Nasrallah Pierre Sfeir*

Puis vint le temps des relations avec Rome et de la fondation du Collège maronite romain en 1584, sous le pontificat de Grégoire XIII. Ce fut l'occasion d'un véritable essor. Des savants maronites se rendirent dans les grands capitales. Ils jouèrent un rôle de premier plan

dans l'élaboration de la Polyglotte de Paris au XVIIe siècle et à la Bibliothèque vaticane, sans compter les différentes chaires qu'ils occupèrent, de Lisbonne et Madrid jusqu'à Paris (Collège de France) et Vienne.

Ensuite, il y eut la réforme liturgique. La grande « traduction » arabe de la Bible fut imprimée à Rome en 1671 (avec le texte latin en face). Pendant deux siècles, ce fut l'Eglise anglicane, dans sa mission d'Orient, qui se chargea du travail d'édition. C'est l'époque où furent traduites des œuvres occidentales, dont les commentaires de Cornelius a Lapide pour ce qui est de la Bible. Cela dit, on peut affirmer que l'Orient a arrêté la recherche biblique au Ve siècle : ce qui a paru depuis étant de l'ordre de la répétition ou de la compilation sans originalité. Mais aujourd'hui, le climat commence à changer.

L'Eglise maronite vécut un synode important en 1736. Elle essaya de mettre en pratique les décisions du concile de Trente pour la fondation des diocèses, la création des séminaires, la réforme de la vie monastique. Elle eut du mal à faire respecter son originalité face à un pouvoir romain qui voulait éliminer les différences et faire marcher les Eglises d'Orient au même pas que l'Eglise d'Occident, en l'occurrence l'Eglise de Rome.

Cette Eglise profita d'une autre richesse, celle des « missionnaires » venus d'Europe. Ils fondèrent des écoles, travaillèrent à la formation du clergé, publièrent des livres bibliques ou théologiques. Comme ils jouèrent un rôle dans la création des différentes Eglises uniates, aidés d'ailleurs par les maronites surtout à Alep.

A présent, l'Eglise maronite a son centre au Liban où réside son patriarche. Il lui reste quelques fidèles en Syrie, en Egypte et en Palestine. Nombre de ses enfants ont commencé à émigrer au XIXe siècle ; il y eut une autre vague d'émigration avec la Première Guerre mondiale et la famine qui sévit alors. Mais depuis, l'émigration n'a pas cessé, surtout avec la guerre du Liban qui dura près de quinze ans et modifia, malheureusement, la carte démographique du pays. Avant 1975, les



maronites étaient implantés partout au Liban et constituaient un élément de cohésion dans les villages comme dans les quartiers des villes. Mais ils ont été délogés de zones entières et regroupés dans le centre du pays. Ce qui est dommageable pour la convivialité et le témoignage chrétien dans le monde musulman.

Aujourd'hui, l'Eglise maronite au Liban a ses universités, ses écoles, ses hôpitaux... Elle connaît un essor au niveau de la formation religieuse en général, et biblique en particulier, comme les autres Eglises catholiques. Mais elle reste tiraillée entre un Occident qui l'ouvre au monde, mais risque de lui faire perdre son identité culturelle, et un Orient où elle doit jouer un rôle qui se situe dans le prolongement de l'acte posé par l'évêque Jean d'Antioche quand il fit traduire la Bible en arabe à l'époque de la conquête de la Syrie par les musulmans. Mais cet Orient risque de l'étouffer, lui fait peur, la pousse à partir vers d'autres rivages.

La présence maronite au Liban a été une force pour tous les chrétiens d'Orient. Mais si cette Eglise a peur, si elle n'arrive pas à regarder vers l'avenir et à accomplir la mission que le Seigneur lui a confiée, les chrétientés orientales risquent de disparaître. Et le nom du Christ sera absent de la terre qu'ont foulée ses pieds. Vue pessimiste s'il en est, dans ce contexte d'après-guerre que connaît le Liban. Mais les germes de résurrection sont là ; et après une chute, la remontée peut s'amorcer sur des bases solides : les chrétiens (et pas seulement les maronites) ne peuvent en rester à un niveau qui ne dépasse pas le manger, le boire et la vie facile, mais ils sont appelés à s'accrocher à leur terre, à leur pays, et à ne pas oublier qu'ils sont le levain dans la pâte et le sel de terre. Ils sont le « Reste », un reste qui peut être le point de départ d'un nouveau peuple, comme disait le prophète Isaïe dans sa vision inaugurale. ■



## L'Église melkite d'Antioche

*Paul Féghaly, Coordinateur de la FBC dans la sous-région du Moyen Orient, Liban et Archimandrite Ignace Dick d'Alep, Syrie*

Dans le cadre de l'Empire romain, cinq villes principales furent associées aux cinq patriarchats : Rome, Constantinople, Antioche, Alexandrie, Jérusalem. Dès l'époque apostolique, Antioche s'imposa comme capitale de la province d'Orient.

La tradition nous dit que Pierre passa à Antioche et qu'il s'y affronta à Paul (Ga 2,11-16). Il aurait été le premier évêque de cette ville et aurait eu pour successeur Evode. Quant au livre des Actes, il nous apprend que c'est à Antioche que, pour la première fois, les disciples de Jésus furent appelés « chrétiens » (12,26). Il nous dit encore qu'Antioche fut le cadre de ce fameux conflit : les païens qui se convertissaient à l'Évangile, allaient-ils être obligés de passer par le Judaïsme, en pratiquant la circoncision et en se conformant aux prescriptions alimentaires ? La solution s'élabora à Antioche avec Paul et Barnabé avant de mûrir à Jérusalem. Durant le premier siècle, on signale qu'un évêque venant d'Antioche mourut martyr à Rome : Ignace d'Antioche.

Dès le début du christianisme, l'Église d'Antioche se partageait entre deux traditions et donc entre deux langues. La tradition grecque, berceau de l'Église melkite, comme on l'appelle aujourd'hui, garde une liturgie remontant à saint Jean Chrysostome, saint Jean Damascène, Romanos le Mélode et d'autres. Quant à la tradition de langue syriaque, implantée dans la campagne, elle suivit son propre chemin (avec l'Église copte et l'Église arménienne) par souci d'indépendance. C'est l'Église syrienne qui se scindera par la suite en syrienne orthodoxe et syrienne catholique.

L'Église melkite connut des guerres et des bouleversements, dont l'expansion perse (538-540, 611). L'empereur Héraclius rétablit la paix en reprenant Jérusalem. En 638, les Arabes s'emparèrent de Damas, puis de Jérusalem et d'Alexandrie. C'est alors que Constantinople joua un rôle de premier plan et ceci jusqu'en 1453, date de sa chute entre les mains des Ottomans. Durant cette période, le patriarche d'Antioche était élu à Constantinople, où nombre d'évêques résidèrent aussi.

Au Xe siècle, l'empereur Nicéphore Phocas reprit Antioche aux Arabes, mais elle tomba aux mains des Turcs en 1086, puis aux mains des croisés en 1099. Elle demeura sous une autorité étrangère pendant 150 ans, jusqu'au moment où elle revint dans le giron de Constantinople. A partir de 1260, sous les Mamelouks, on reconnut une autorité au patriarche qui ne pouvait cependant pas résider à Antioche. En 1453, l'autorité ottomane reconnut la priorité de Constantinople, d'où l'affaiblissement d'Antioche. Au XVIe siècle, le siège patriarcal se transporta à Damas où il est toujours.

Au début du XVIIe siècle, des missionnaires vinrent en Orient, et spécialement à Alep. Alors l'Église melkite fut divisée en orthodoxe et catholique. Chacune prit son propre chemin et, aujourd'hui encore, on compte deux patriarches résidant l'un et l'autre à Damas. Leurs traditions théologiques sont les mêmes, sauf ce qui a été défini après leur séparation, comme le sont aussi leurs traditions liturgiques ou iconographiques.

**1. Etapes de l'union avec Rome:** Les relations de l'Église melkite avec le siège de Rome passèrent par trois phases. Dans la première, qui correspond à la grande période antiochienne, les relations étaient de communion. Rome représentait le premier siège, mais restait en relation dialectique avec les patriarches des grands sièges apostoliques. La deuxième phase, qui correspond à la période byzantine, est marquée par une situation de rupture : la hiérarchie melkite s'étant ralliée aux idées de la polémique anti-latine que propagèrent les théologiens de langue grecque. La troisième phase correspond à une reprise partielle de l'intercommunion. Par delà la rupture, une fraction de l'Église melkite entendit renouer avec Rome.

L'Église melkite unie à Rome – devenue l'Église melkite catholique – a toujours tenu à ce que Rome exerce sa primauté dans le respect de la réalité patriarcale de l'Église d'Antioche. Elle n'a cessé de lutter pour maintenir sa fidélité au siège romain et sa fidélité à son patrimoine culturel et juridique propre. Elle voulut mettre un terme à la rupture sans pour cela rompre avec l'Église d'Orient.



Cette reprise de communion fut rendue possible grâce à l'action des missionnaires occidentaux, venus en masse au début du XVII<sup>e</sup> siècle. L'Eglise melkite, fidèle à ses origines, n'épousa pas les animosités des Grecs contre les Latins.

Le dédoublement de la hiérarchie se fit en 1724, après un siècle de présence missionnaire intensive. L'arrivée à Alep des premiers missionnaires coïncida avec la présence à la tête de l'éparchie melkite d'un évêque zélé, instruit et vertueux, Méléce Karmé, qui ouvrit son évêché aux jésuites, lesquels y fondèrent leur première école. Devenu patriarche en 1634, il envoya une mission secrète à Rome en vue de conclure officiellement l'union du patriarcat d'Antioche avec l'Eglise catholique, mais il mourut pendant les pourparlers.

Son successeur, Euthyme III, entretint de bonnes relations avec les missionnaires, mais ne voulut pas donner suite aux pourparlers entamés sous Karmé. Macaire III, quant à lui, eut de bonnes relations avec les missionnaires et écrivit à Rome une lettre pleine de déférence, montrant ses sympathies pro-romaines, mais il ne rédigea pas l'acte officiel d'union.

L'œuvre des missionnaires ne commença à porter ses fruits visibles que dans le dernier quart du XVII<sup>e</sup> siècle. Les deux patriarches, longtemps en compétition, Cyrille V et Athanase III, envoyèrent leur profession de foi catholique à Rome qui reconnut d'abord Athanase, le premier à avoir envoyé sa profession de foi en 1687. En 1683, Euthyme Saïfi, disciple des missionnaires de Damas, fut sacré évêque de Tyr et de Sidon. C'était un unioniste convaincu. Il fonda près de Sidon le monastère du Saint-Sauveur dont les religieux gagnèrent à l'union les fidèles de la région. De jeunes Alépins, avides de vie religieuse authentique, firent une nouvelle fondation à Saint-Jean de Choueir, en 1697. L'un des fondateurs, le futur patriarche Maximos Hakim, passa quelque temps au Sinaï pour s'initier au monachisme oriental.

Le clivage entre les melkites s'était déjà opéré avant le dédoublement de la hiérarchie. Les régions où les

melkites furent gagnés en masse au mouvement unioniste furent celles où rayonnèrent tant les jésuites que les premiers salvatoriens et chouérites. Mais en 1722, le patriarcat œcuménique réagit violemment, excommunia les catholiques notoires et imposa le rejet des doctrines catholiques en désaccord avec l'orthodoxie. Le métropolitain Euthyme Saïfi fut exilé et succomba à ses souffrances, en 1723.

**2. Formation du patriarcat:** C'est alors que le parti catholique décida d'avoir un patriarche nettement catholique. A la mort d'Athanase, en 1724, les Damascènes élirent Séraphim Tanas, neveu d'Euthyme Saïfi et élève de la Propagande, qui prit le nom de Cyrille VI. Mais le Synode de Constantinople élut Sylvestre de Chypre, qui fut sacré une semaine plus tard.

Cyrille entendait être le patriarche de tous les melkites. Mais n'étant pas reconnu par le Sultan, il se réfugia au monastère du Saint-Sauveur au Liban. Les Alépins, quoique catholiques, avaient épousé le parti de Sylvestre. Mais celui-ci, ayant voulu imposer ses vues anti-romaines par la force, ils se liguèrent contre lui et il dut s'enfuir précipitamment d'Alep. Les orthodoxes revinrent alors à la charge et les catholiques eurent à souffrir dans leurs biens et, parfois, payèrent même de leur sang la fidélité à leur Eglise. Beaucoup de familles cherchèrent asile au Liban où, sous l'égide des émirs Chéhab et dans le Kesrouan maronite, ils se sentaient plus libres. Les Druzes, avec leur chef Ali Joumblat, empêchèrent Sylvestre de prendre possession du monastère du Saint-Sauveur et de se saisir de Cyrille dont la tête était mise à prix.

L'Eglise melkite n'était plus qu'un petit troupeau. Son rayonnement étant entravé par ces luttes intestines et par son attitude auto-défensive contre le danger de latinisation. Le pape Benoît XIV publia en 1743 l'encyclique « Demandatam », prescrivant la sauvegarde intégrale du rite oriental et défendant d'attirer les Orientaux au rite latin.

Le métropolitain démissionnaire d'Alep, Maximos Mazloum, fut élu patriarche en 1833. Homme d'une



vaste culture et lutteur infatigable, il étendit son activité sur plusieurs fronts. Il réorganisa le patriarcat et travailla à relever le niveau spirituel du clergé et du peuple. Il dota son Eglise d'une hiérarchie plus solide. Les melkites catholiques qui priaient auparavant dans les maisons, en cachette, ou dans la chapelle des missionnaires, construisirent alors leurs propres cathédrales dans plusieurs villes.

Sur le plan civil, il lutta pour obtenir l'autonomie complète de sa communauté et, contre les patriarches grecs orthodoxes d'Alexandrie et d'Antioche, pour affirmer le caractère oriental de son Eglise. Il combattit également pour affirmer ses droits face à la mentalité centralisatrice de l'administration romaine.

Plus doux et plus docile à Rome, son successeur, Cément Bahouth, introduisit le calendrier grégorien, ce qui causa des troubles graves à l'intérieur de la communauté et un schisme qui dura plusieurs années. De guerre lasse, Clément démissionna.

Son successeur, Grégoire Youssef (1864-1897), rétablit le calme à l'intérieur de la communauté et travailla à relever son niveau culturel et spirituel. Il rouvrit le séminaire de Aïn-Traz et favorisa la fondation par les Pères Blancs du séminaire Sainte-Anne à Jérusalem qui, pendant près d'un siècle, donna à l'Eglise melkite un clergé instruit, dont plusieurs évêques et deux patriarches. Son rôle à Vatican I appartient à la grande histoire de l'Eglise. Grégoire s'y révéla un défenseur ardent de l'ecclésiologie orientale. En 1893, Léon XIII publia son encyclique « *Orientalium dignitas* » qui donnait satisfaction aux griefs des Orientaux face à la volonté de latinisation et de centralisation romaine.

Le premier patriarche sorti du séminaire Sainte-Anne fut Maximos IV Saïgh. Le niveau culturel et spirituel de son clergé lui attira un bon nombre de fidèles orthodoxes. Des missions spéciales furent même organisées dans des régions où le catholicisme n'était pas implanté. Le patriarche décida d'arrêter ce mouvement et déclara être prêt à céder la place au patriarche orthodoxe au cas où la communion serait rétablie. A Vatican II, il joua un rôle capital pour faire entendre la voix de l'Orient.

**3. Le renouveau culturel et spirituel:** Le renouveau commença au début du XVIIe siècle, à Alep, avec son métropolitain Méléce Karmé secondé par les jésuites qui ouvrirent une école à Alep, puis à Damas et à Aintoura au Liban. Les missionnaires s'adonnèrent à l'enseignement et à la prédication.

A la fin du XVIIe siècle, un cercle de jeunes Alépinois melkites et maronites s'initiaient à la langue arabe classique et à la théologie, en suivant les cours du maronite Pierre Toulouai qui avait été formé à Rome. De ce cercle, sortirent les fondateurs du renouveau religieux, tant chez les maronites que chez les melkites. Les plus célèbres parmi ces derniers furent Maximos Hakim, le futur patriarche, le P. Nicolas Saïgh, le véritable fondateur de l'ordre chouérite, le fougueux controversiste Abdallah Zakher. A cette époque, le patriarche Athanase Dabbas introduisit à Alep la première imprimerie arabe de l'Orient, dont le premier ouvrage fut le Psautier, paru en 1706. Zakher créa, en 1723, à Saint-Jean de Choueir, la première imprimerie arabe du Liban.

On édita aussi l'office complet de la fête du Saint Sacrement et de sa Vigile, composés par Maximos et Saïgh. Cet office est nourri d'un fond spirituel et théologique authentiquement oriental.

Au XIXe siècle, les melkites participèrent à la renaissance culturelle et nationale arabe. Les principaux écrivains furent Nassif Yazji et son fils Ibrahim ainsi que le poète Khalil Moutran. Le fondateur de « *Al-Ahram* », le plus grand journal du Caire, est aussi un melkite libanais, Sélim Takla.

La littérature religieuse, au début du XXe siècle, s'ouvrit à la recherche scientifique et commença à rayonner au-delà de l'Orient grâce à des textes de valeur traduits en langues européennes.

En 1910, Mgr Moaccad, fondateur de l'Institut missionnaire des Pères Paulistes, lança la revue arabe « *Al-Maprra* ». En 1936, le jeune abbé Georges Haim, l'actuel patriarche Maximos V Hakim, inaugura au Caire un bul-





letin écrit en langue française, « Le Lien », appelé à devenir un trait d'union entre le patriarcat et l'ensemble de l'Eglise catholique. Il est actuellement édité au Liban. En 1953, parut à Jérusalem la revue « Proche-Orient Chrétien », un périodique de haute teneur scientifique édité par les Pères Blancs du séminaire Sainte-Anne.

Les melkites commencèrent également à s'intéresser à leur histoire et à leur littérature ancienne. Les premiers pionniers, au début du siècle, furent le P. Constantin Bacha et Mr Habib Zayat. De nombreux auteurs produisirent des œuvres de valeur dans divers domaines : histoire, droit, islamologie, spiritualité, théologie et liturgie. Mention spéciale doit être faite d'un grand serviteur de l'Eglise, le cardinal Akakios Coussa qui fut un canoniste renommé et préfet de la Congrégation orientale.

**4. L'insertion nationale:** Au Liban, avec Fakhreddin, les chrétiens furent des citoyens à part entière. Son secrétaire n'était autre que le futur patriarche Ignace Atyeh. A la Cour de l'Emir Béchir, vivaient deux melkites catholiques, scribes et poètes, Boutros Karamé et Nassif Yazji. Les Emirs druzes Abillama eurent pour scribes des melchites de la famille Kassab, les seuls parmi les melkites du Liban à avoir reçu le titre de Sheikh.

Dans les Etats arabes actuels, les melkites, à l'instar des autres communautés, sont reconnus comme entité juridique à statut personnel mais n'ont pas de statut politique spécifique. Le Liban est un cas particulier : ils y ont droit à un nombre déterminé de sièges parlementaires et de portefeuilles ministériels. La responsabilité dans les questions politiques appartient aux laïcs, mais la hiérarchie ne peut rester à l'écart. Un Conseil supérieur supervise les intérêts de la communauté.

**5. Bilan de l'Eglise melkite:** Son chef spirituel est le patriarche, assisté par le Synode des évêques. Le patriarche a son diocèse propre. Le diocèse patriarcal d'Antioche est celui de Damas. Celui d'Alexandrie forme un diocèse unique, quant au diocèse patriarcal de Jérusalem, il est constitué par la région de Judée et de Samarie.

Les diocèses relevant directement d'évêques résidentiels sont :

- **Au Liban :** Beyrouth, Sidon, Tyr, Zahlé, Baalbeck, Tripoli, Marjeyoun.
- **En Syrie :** Alep, Homs, Hama, Yabroud, Lattaquié, le Hauran.
- **En Palestine :** La Galilée englobant Acca, Haïfa et Nazareth.
- **En Jordanie :** un diocèse englobant la Transjordanie, avec résidence à Amman.

Les paroisses de Bagdad, du Koweït et de Khartoum relèvent du patriarche.

Dans la diaspora, la communauté la mieux organisée est celle des Etats-Unis avec à sa tête, un évêque dont le siège est à Boston. Viennent ensuite celles du Canada et du Brésil. En France il y a deux paroisses, l'une à Paris, l'autre à Marseille. Elles relèvent de l'archevêque latin de Paris. Il y a également deux paroisses à Bruxelles et à Sydney.

Les melkites catholiques rassemblent près d'un million de fidèles. On compte en gros 250.000 fidèles au Liban, 150.000 en Syrie et 100.000 répartis entre les pays du Proche-Orient et le reste de la diaspora.

Cette Eglise est nantie d'un clergé relativement nombreux et : près de quatre cents prêtres desservent les paroisses et travaillent aux œuvres d'éducation et aux missions. Il y a trois congrégations religieuses : les Salvatoriens, les Chouérites et les Alépins, et un institut missionnaire, les Pères Paulistes. Il y a aussi cinq congrégations féminines : les Salvatoriennes, les Chouérites, les Alépines, les religieuses de Notre-Dame du Perpétuel Secours et les religieuses du Bon-Service.

La guerre de 1948 a provoqué l'exode de presque la moitié des fidèles de Galilée. L'occupation de Jérusalem et de la Cisjordanie entraîna la fermeture du grand séminaire Sainte-Anne, le patriarche a construit un nouveau grand séminaire à Raboueh, au Liban. Mais c'est la crise libanaise qui a été le coup le plus dur pour la communauté dont la majeure partie des effectifs et



des institutions se trouvent au Liban. Bien des églises, des évêchés et des monastères ont été détruits. Le centre historique du patriarcat, à Ain-Traz, a été incendié avec ses archives. Heureusement que le patriarche Hakim avait construit un nouveau patriarcat tout moderne à Raboueh, plus près de Beyrouth.

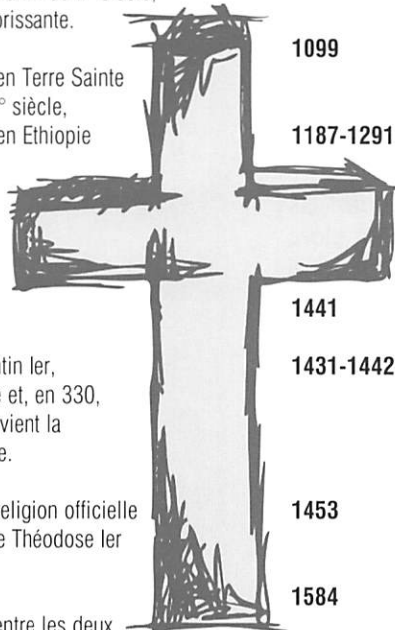
**6. Mission de l'Eglise melkite:** Comme toute Eglise particulière, l'Eglise melkite est une portion du peuple de Dieu qui vit de l'Évangile pour croître dans la foi et la sainteté, conformément à son riche patrimoine spirituel et historique et aux exigences du monde d'aujourd'hui. Le 13 novembre 1983, le pape Jean Paul II a béatifié sœur Marie Bawardy, une humble melkite de Galilée qui fut carmélite. D'autres fidèles, prêtres ou laïcs, morts en odeur de sainteté, ont leur procès de canonisation en cours à Rome, tels le P. Béchara Abi-Mourad, salvatorien, et Georges Bitar, laïc de Damas.

Par sa double appartenance, à la grande famille byzantine et à la communion romaine, l'Eglise melkite a joué et joue encore un rôle œcuménique indubitable. Elle a aidé l'Eglise romaine à ne pas pousser à bout ses tendances centralisatrices. Sa présence au côté de l'orthodoxie a aidé celle-ci à mieux connaître l'Eglise catholique et sa richesse spirituelle. Les melkites, par leur insertion dans le monde arabe, ont une vocation spéciale de témoins du Christ face à l'islam. Qu'on l'aide donc à mettre en valeur son patrimoine pour que, dans le concert des Eglises de Dieu, elle puisse assumer la mission si noble que le Christ lui a confiée.



## Repères chronologiques: L'expansion de l'Eglise en Orient et en Occident

<b>Avant l'année 100</b>	Pierre fonde la communauté de Rome. Pierre et Paul sont à Antioche. L'évangéliste Marc est à Alexandrie. L'apôtre Thomas fonde « l'Eglise de Mésopotamie ».	<b>1054</b>	Schisme d'Orient : les quatre patriarches orientaux de Constantinople, Alexandrie, Antioche et Jérusalem se séparent de l'Eglise latine et se rattachent à l'Eglise de Constantinople.
<b>II<sup>e</sup> siècle</b>	Des prédicateurs venus d'Edesse apportent le christianisme en Arménie. A la fin du II <sup>e</sup> siècle, la chrétienté d'Egypte est florissante.	<b>1070</b>	Prise de Jérusalem par les Turcs seljoukides. Les pèlerins chrétiens ne peuvent plus se rendre à Jérusalem.
<b>IV<sup>e</sup> siècle</b>	L'Eglise latine est présente en Terre Sainte et le restera. Au début du IV <sup>e</sup> siècle, le christianisme s'implante en Ethiopie où il deviendra religion d'Etat vraisemblablement en 341.	<b>1099</b>	Reconquête de Jérusalem par les croisés et création du patriarcat latin de Jérusalem.
<b>301</b>	Le roi d'Arménie et sa cour acceptent le baptême.	<b>1187-1291</b>	Prise de Jérusalem par Saladin (1187) et transfert du patriarcat à Acre. Antioche tombe aux mains des Mamelouks en 1268. Acre est prise en 1291. L'ère des croisades est achevée. Entre 1291 et 1847 le patriarcat latin de Jérusalem est sans titulaire résident.
<b>325</b>	L'empereur romain, Constantin Ier, embrasse le Credo de Nicée et, en 330, fonde Constantinople qui devient la seconde capitale de l'Empire.	<b>1441</b>	L'Eglise d'Arménie se divise.
<b>380/381</b>	Le christianisme devient la religion officielle de l'Empire sous le règne de Théodose Ier le Grand.	<b>1431-1442</b>	Concile de Florence : il ratifie l'union (de courte durée) avec les Grecs, les Arméniens et les Jacobites. L'appellation d'« Eglise Chaldéenne » remonte au pape Eugène IV lors de ce concile.
<b>395</b>	L'Empire romain est divisé entre les deux fils de Théodose en un empire d'Orient et un empire d'Occident. L'Empire romain d'Occident s'effondre en 476 avec la déposition du dernier empereur romain (Romulus Augustulus).	<b>1453</b>	Chute de l'Empire byzantin (romain d'Orient) avec la prise de Constantinople par les Turcs.
<b>431</b>	Concile d'Ephèse : les Nestoriens se séparent. Ils deviendront ensuite l'Eglise assyrienne (syrienne d'Orient), aujourd'hui orthodoxe, et l'Eglise chaldéenne, actuellement en communion avec Rome.	<b>1584</b>	Fondation du Collège maronite à Rome.
<b>451</b>	Concile de Chalcedoine : les Coptes, Ethiopiens, Syriens (Jacobites) et Arméniens rejettent le concile pour suivre leurs propres chemins. Les Maronites et les Melkites se conforment aux décisions du concile.	<b>XVI<sup>e</sup> siècle</b>	L'Eglise syrienne d'Orient se rapproche de Rome.
<b>V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles</b>	Mission nestorienne en Inde (Eglise de Thomas).	<b>XVII<sup>e</sup> siècle</b>	Des missionnaires de l'Occident latin arrivent en Orient. L'Eglise syrienne se divise en catholique syrienne et orthodoxe syrienne.
		<b>1630</b>	Missionnaires franciscains au Caire, suivis par les jésuites en 1697 ; conséquence : les Coptes se rapprochent de l'Eglise romaine.
		<b>1724</b>	L'Eglise melkite se divise en catholique melkite et orthodoxe melkite.
		<b>1824</b>	Fondation d'un patriarcat pour l'Eglise catholique copte.
		<b>1847</b>	Recréation du patriarcat latin de Jérusalem.





## La Syrie dans la Bible

*Elie Tobji, Commission Biblique Catholique en Syrie  
(membre effectif de la Fédération)*

### 1. Ancien Testament

Dans la généalogie des peuples, on mentionne les Arvadites et les Hamatites (Hamat ou Emèse, Arwad) comme descendants de Canaan, fils de Ham et petit-fils de Noé (Gn 10,18). Ce sont des Cananéens. En outre, la ville d'Ugarit (Ras Shamra) a laissé des textes dont s'est inspiré le livre des Psaumes (par exemple quand il utilise des images comme celle du chevauteur des nuées). Quant à Abraham, qui partit d'Our en Chaldée et arriva en Palestine, il dut passer par la terre syrienne. Puis lors de la guerre contre les quatre rois, il poursuivit ces derniers jusqu'à Damas (Gn 14,15).

Quant les Hébreux passèrent d'Égypte en Canaan, ils voulurent traverser le pays des Amorites ; il y eut alors une guerre avec Og, roi de Bashan, dans la ville d' Edrei (l'actuelle Deraa dans le Hauran). Ce roi avait voulu les en empêcher, mais ils le vainquirent et mirent la main sur ses terres (Nb 21,33, 35 ; Dt 3,1). Alors la terre des Amorites passa aux mains des Hébreux, de la vallée d'Arnon jusqu'au mont Hermon qui constitue la frontière entre le Liban et la Syrie. Cette montagne, que les Sidoniens nommèrent Serion, fut appelée Senir par les Amorites (Dt 3,8-9). Quant à la terre de Bashan, elle fut le lot de la demi-tribu de Manassé (Dt 3,13). Lors de la répartition des terres entre les tribus, la ville de Qenat (Nb 32,42) échut à Novah et prit son nom. Il semble que cette ville soit en Syrie.

Le deuxième livre de Samuel (8,5-6. 9-12) et le premier livre des Chroniques (18,3-10) parlent d'une guerre entre David et Hadadézer. Le premier livre des Rois (11,32-35) parle de Rezon, fils d'Elyada, qui s'était enfui de chez Hadadézer, le roi de Çoba son maître. Il faut savoir que Hadad fut roi de Damas et représentait un danger pour le royaume du Nord.

On parle ensuite d'un traité entre Asa, roi de Juda, et Benhadad Ier, contre Baasha, roi d'Israël (1 R 15,18-19). Le livre des Rois parle aussi d'un miracle en faveur de Naaman, chef de l'armée du roi d'Aram et habitant de Damas. A un moment de l'histoire, il y eut un accord entre Reçon, roi de Damas, et Peqah, fils de Remalya, roi d'Israël, contre le roi de Juda, Achaz. Celui-ci

demanda le secours de l'Assyrie. Teglat Phalasar III répondit ; il prit Damas, tua son roi et déporta la population en Anatolie (732 av JC). Sargon II continua le travail de son prédécesseur ; il assiégea la Samarie qui tomba entre ses mains en 721. Il prit une partie de la population de Gozan, au nord de la Mésopotamie, et des gens de Hamat qu' il fit venir en Samarie.



*Reliquaire de Jean-Baptiste, Mosquée des Omayyades*



Dans le livre des Rois et dans celui d'Isaïe, on parle des villes que prirent les Assyriens : Kalno, au nord d'Alep, qui fut prise par Teglath Phalasar en 738 (Is 10,8) ; Arpad, près d'Alep, qui fut assiégée parce qu'elle s'était liguée contre lui. Damas tomba aussi en 733. Sargon II avait prit Hamat en 720 et Karkémish la même année. En outre, en 609, Karkémish fut le lieu d'une bataille entre Nékhaou, le roi d'Egypte venu aider le roi d'Assyrie, et Nabuchodonosor le Babylonien. C'est à ce moment que mourut Josias, roi de Juda, quand il voulut stopper la marche de l'armée égyptienne. Ce même Nabuchodonosor vainquit Sédécias, roi de Juda, et le fit venir à Ribla (pas loin de Homs) sur l'Oronte : c'est là qu'il lui creva les yeux, après avoir tué ses enfants. Enfin, dans le livre des Maccabées, on parle de l'armée séleucide avec son roi qui vivait à Antioche. Le texte grec parle, en fait, de l'armée syrienne (1 M 3,13. 41...).



*Prêtre grec catholique*

## 2. Nouveau Testament

La Syrie est citée plus d'une fois dans le Nouveau Testament. En Mt 4,24, il est dit que la renommée de Jésus gagnait la Syrie. En Lc 2,2, on parle de Quirinius qui était gouverneur de Syrie et dont on trouva une inscription au nord de l'ancien Damas (aujourd'hui, en

plein Damas). Dans le livre des Actes, le quartier général de Paul est Antioche de Syrie. On le voit parcourir la Syrie et arriver en Cilicie (Turquie, cf. Ac 15,23,41 ; Ga 1,21). Enfin il faut mentionner que la conversion de Saul, devenu Paul, eut lieu sur la route de Damas (Ac 9 ; 22 ; 26).

Outre le corpus biblique, il faut citer les grandes villes syriennes qui nous laissèrent une abondante documentation : Mari, Ebla avec des milliers de textes, sans compter Ugarit. La ville de Dura-Europos garde des fresques uniques qui sont actuellement au musée de Damas. Enfin, il faut signaler le manuscrit hébreu qui était à Alep avant de s'envoler vers Jérusalem. Il est daté de 930 et contient surtout les prophètes et les psaumes ; il est plus vieux que celui de Leningrad (1009) qui reste la base des éditions utilisées aujourd'hui.

(Traduction de l'arabe par Paul Féghaly) ■



## L'Eglise syrienne

*Paul Féghaly, Coordinateur de la FBC dans la sous-région du Moyen-Orient, Liban*

L'Eglise syrienne est appelée ainsi pour deux raisons. Elle est née et s'est développée en Syrie autour du patriarcat d'Antioche. En outre, son patriarche réside aujourd'hui encore à Damas. Sa langue est le syriaque, la langue des Syriens, dont l'origine est l'araméen, langue parlée au temps des Perses des Indes jusqu'au sud de l'Egypte.

L'Eglise syrienne est aussi vieille que l'Evangile, puisque le Christ a parlé en araméen. Sans doute, nous possédons le Nouveau Testament en grec, mais il y eut sûrement des écrits en araméen. Eusèbe de Césarée parle d'un évangile matthéen en cette langue. Sans compter que l'écriteau cloué sur la croix de Jésus portait une inscription en araméen (= hébreu en Jn 19,20) à côté du grec et du latin. Quant à la première communauté de Jérusalem, elle a d'abord été composée d'Hébreux (qui parlaient l'araméen) auxquels se sont joints des fidèles de langue et de culture grecques. Cette situation aurait pu constituer un facteur de division sans la sagesse des Apôtres qui instituèrent les Sept pour le service des chrétiens parlant le grec, se réservant ceux qui parlaient araméen.

L'Eglise syrienne s'est constituée autour d'Antioche. Si en ville on parlait le grec, à la campagne on s'exprimait en araméen qui bientôt deviendrait le syriaque. Quand il y avait une liturgie en ville, on lisait l'Evangile en syriaque (ou araméen), puis en grec, et l'on prêchait en grec. Quand la liturgie se célébrait à la campagne, l'Evangile se lisait d'abord en grec, puis en syriaque et l'on prêchait en syriaque. Cette loi s'appliquait à la Syrie, au Liban, à la Palestine, à la Turquie. Et aujourd'hui encore, on constate que dans les villes c'est l'élément melkite qui domine, avec le grec comme langue liturgique, alors qu'à la campagne c'est l'élément syriaque, qu'il soit syrien ou maronite.

Cependant c'est à Edesse que l'Eglise syriaque proprement dite vit le jour. Une légende raconte cette fondation. Le roi Abgar était malade. Il entendit parler de Jésus et lui envoya une délégation pour lui demander de venir le guérir et partager avec lui le pouvoir. Ne pouvant se déplacer, Jésus lui promit d'envoyer un de ses

disciples. Ce fut Thaddée qui guérit le roi et convertit son royaume.

Le christianisme s'enracina à Edesse et de là rayonna jusqu'en Arménie et en Géorgie, si bien que la Bible des Arméniens fut traduite à partir du syriaque (et peut-être de l'araméen) ; quant à la Bible des Géorgiens, elle est liée de manière indirecte à la Bible syriaque.

Il s'agit donc d'un christianisme très ancien. C'est à Edesse que le syriaque s'affranchit de son origine de dialecte araméen pour se constituer en langue littéraire. On en retrouvera des inscriptions jusqu'en Chine et en Mongolie. Témoin de cette présence chrétienne, Abercius laissa une épitaphe datée du II<sup>e</sup> siècle, qui parlait de la présence des chrétiens dans la plaine et les villes de Syrie et au-delà de l'Euphrate.

Cette Eglise syrienne prendra son visage propre le jour où elle s'insurgera contre l'élément grec de Constantinople. Elle refusa la définition de Chalcédoine et se donna un patriarche, Jacques Baradée. Il organisa cette Eglise qui prit son nom: jacobite. A côté, se créa une autre Eglise, elle aussi de langue syriaque : c'est l'Eglise maronite qui resta fidèle à son patrimoine syriaque mais ne refusa pas l'enseignement de Chalcédoine qui insiste sur les deux natures du Christ dans l'unique personne. Elle est appelée melkite (melek-roi) comme l'Eglise orthodoxe de langue grecque.

L'Eglise syrienne compta plusieurs écoles réputées, dont Edesse, Nisibe (dans l'actuelle Turquie), Quennesrin. Elle fut riche en monastères à tel point qu'on a pu l'appeler l'Eglise monastique. Elle eut des couvents illustres comme Saint-Gabriel à Tour Abdin (Turquie), Saint-Matthieu à côté de Mossoul (Iraq), Zaafaran, à l'est de Mardin en Turquie.

Ses grands maîtres furent Ephrem, Jacques de Sarough, Rabboula, Philoxène de Mabboug, Sévère d'Antioche, Michel le Syrien – le grand historien –, Jean de Dara, Moïse bar Kepha, Jacques d'Edesse, Denys bar Salibi, Bar Hebraeus qu'on appelle le Thomas



d'Aquin de l'Orient. Et dans le domaine biblique, il nous faut citer encore une fois Ephrem († 373) qui commenta l'Ancien et le Nouveau Testament, Moïse Bar Kepha († 903), Denys bar Salibi († 1171) avec un commentaire matériel (ou corporel) et un commentaire mystique (symbolique). Quant aux écrits de Bar Hebraeus sur l'Ancien et le Nouveau Testament, rédigés entre 1272 et 1278, il s'agit d'un volumineux répertoire de gloses relatives à l'exégèse biblique, à la critique de la Peshitto (texte biblique officiel en syriaque), de l'Hexaplaire (Hexaples d'Origène en syriaque) et de l'Harkléenne... Malheureusement, la plupart de ces œuvres ne sont pas encore éditées.

Quelle est la situation de cette Eglise aujourd'hui ? Elle est divisée en deux :

L'Eglise syrienne orthodoxe ou antéchalcedonienne (bien que ce terme soit dépassé, les théologiens ayant compris que la différence était affaire de vocabulaire) qui est présente en Orient, mais surtout en Occident du fait de l'émigration massive, en provenance de Turquie surtout mais aussi de Syrie, du Liban et de l'Iraq. Son patriarche réside à Damas en Syrie. Elle est apparentée à l'Eglise malabare implantée tout particulièrement dans le sud de l'Inde.

L'Eglise syrienne catholique, petite branche détachée de la grande Eglise syrienne appelée aujourd'hui orthodoxe, elle est unie à Rome à la manière des différentes Eglises uniates (Grecs catholiques, Arméniens catholiques, Coptes catholiques). Cette union eut lieu au XVIIe siècle. Le patriarche de cette Eglise vit au Liban depuis les persécutions perpétrées par l'Empire ottoman. Les Syriens catholiques constituent une minorité ; beaucoup vivent en Syrie et au Liban mais aussi en émigrés.

Quelle est la place de la Bible dans l'Eglise syrienne, qu'elle soit catholique ou orthodoxe ? En fait, elle est minime et cela pour deux raisons : une liturgie répétitive qui nourrit exclusivement la vie des fidèles et la pratique de dévotions venues d'Occident qui laissent de côté la Parole de Dieu. Sans compter que cette dernière n'est accessible ou presque qu'en syriaque et ne fait l'objet d'aucune explication à destination des fidèles.



## L'Eglise arménienne

*Pierre Marayati, Evêque des Arméniens catholiques, Alep, Syrie*

L'Ancien Testament donne à l'Arménie une place de choix. Ses frontières correspondent au jardin d'Eden, et l'arche de Noé s'arrêta sur le mont Ararat. Les prophètes ont parlé des peuples d'Ararat.

L'Arménie n'est pas citée dans le Nouveau Testament : quand, au chapitre 2 des Actes, Luc parle des peuples qui furent en contact avec la chrétienté naissante, il ne cite pas l'Arménie qui ne connut le christianisme qu'au II<sup>e</sup> siècle. Cependant nous trouvons un évangile apocryphe, l'évangile arménien de l'enfance dont l'original syriaque perdu n'existe plus que dans cette seule traduction arménienne. On y cite les noms des mages qui ont visité le Christ dans la grotte de Bethléem : Gaspard, Malakoun, Baghdasar. Ces noms étant très utilisés chez les Arméniens.

Le christianisme s'est implanté tôt en Arménie. La tradition ecclésiastique dit que les disciples Thaddée et Bartholomée ont évangélisé l'Arménie dès le I<sup>er</sup> siècle. Les sources historiques affirment qu'il y avait beaucoup de chrétiens en Arménie du Sud, grâce aux prédicateurs syriens venus d'Edesse (Rouha, Urfa en Turquie actuelle). Mais il faut attendre Grégoire l'Illuminateur pour voir le roi Dartad se convertir avec toute sa cour, en 301. L'Arménie devint alors le premier Etat à adopter le christianisme comme religion officielle. En 2001, les Arméniens vont célébrer les 1700 ans de leur baptême.

Grégoire fut sacré évêque par l'évêque de Cappadoce. Il organisa la catéchèse et la liturgie et bâtit une église à Etchmiadzin (descente du Fils Unique). Narsès organisa la vie monastique et les diocèses ; Mesrop inventa l'alphabet arménien composé de trente-six lettres. Beaucoup de livres furent alors traduits, depuis la Bible jusqu'aux Pères de l'Eglise. Et nombreuses sont les œuvres (syriaques ou autres) qui n'existent plus qu'en arménien.

L'Eglise arménienne accepta les trois premiers conciles œcuméniques, mais refusa le concile de Chalcedoine (451) car elle n'y avait pas pris part, étant engagée dans une guerre contre les Perses. Par la

suite, des malentendus dans l'interprétation de ce concile conduisirent l'Eglise arménienne à se séparer de l'Eglise byzantine et de l'Eglise latine. Elle se retrouva du même côté que les Eglises antéchalcedoniennes : coptes, jacobites et éthiopiens. Elle fut appelée monophysite (qui confesse une seule nature dans le Christ) sans raison, puisqu'elle refusa l'enseignement d'Eutychès et confessa que Jésus Christ est vraiment homme et vraiment Dieu. Par la suite, quelques communautés arméniennes acceptèrent Chalcedoine et se retrouvèrent donc en communion avec l'Eglise de Byzance : c'est le noyau de la future Eglise arménienne catholique.

L'Eglise arménienne chercha à subsister malgré les attaques arabes, à cette époque celles des Seldjoukides, et réussit même à se développer en Cilicie où elle transporta son siège patriarcal. Avec l'arrivée des croisés, elle s'ouvrit à l'Europe et connut un mouvement œcuménique comme l'Eglise syriaque et l'Eglise byzantine. Elle prit part au concile de Florence en 1433 et faillit proclamer sa communion avec l'Eglise de Rome en 1439. Mais ce courant unitaire fut stoppé par les évêques de la Grande Arménie.

Les Seldjoukides, puis les Mongols attaquèrent la Cilicie et l'on chercha à ramener le patriarche de Cilicie à Etchmiadzin. Devant son refus, l'Eglise arménienne se scinda en deux, en 1441. Cette situation perdure encore aujourd'hui : il y a deux Catholicos, l'un en Arménie et l'autre au Liban (Antéliban) depuis qu'il a quitté la Cilicie. On créa aussi un patriarcat à Jérusalem et un autre à Constantinople.

Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, le courant chalcedonien refit surface avec le moine Mekhitar Sipasdatsi (1676-1746) qui créa les Pères Mekhitaristes, en 1701. Devant l'opposition croissante, ces moines s'enfuirent dans l'île Saint-Lazare, près de Venise en Italie. Cet ordre religieux subsiste toujours au Liban, à Vienne et à Venise. Un autre ordre religieux fut créé : l'ordre antonin. Il suit les règles d'un ordre maronite du même nom. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, cet ordre rejoignit les Mekhitaristes à Bzommar, au Liban.





En 1740, l'évêque d'Alep, Abraham Ardzivian, devint patriarche des Arméniens catholiques ; il partit à Rome où il reçut le pallium des mains de Benoît XIV. Ne pouvant revenir à Alep à cause de l'autorité ottomane, qui ne reconnaissait que le patriarche arménien orthodoxe, il fut obligé de s'exiler au Liban et de s'y installer. Il fallut attendre 1830 pour que l'autonomie de l'Eglise arménienne catholique soit reconnue par Istanbul. L'année 1915 fut marquée par le grand massacre des Arméniens quelque soit leur confession religieuse, soit un million et demi de martyrs. A la fin de la Première Guerre mondiale, en 1920, il n'y avait plus d'Arméniens en Turquie, si ce n'est à Istanbul. Par la suite, les Arméniens essayèrent de sauver ce qui pouvait l'être. Il existe une Eglise en Arménie avec sa capitale Erevan et une autre dans la diaspora, qui s'étend jusqu'aux Etats-Unis. Mais un nombre important d'Arméniens vit tou-

jours au Moyen-Orient, surtout au Liban et en Syrie. Ils restent fidèles à leur liturgie, à leurs coutumes et à leur langue, mais ils ont su s'acclimater dans les pays d'accueil.

A présent les Arméniens sont quelque 6.000.000, dont 600. 000 catholiques, ce qui représente 10% de la population. Un certain nombre d' Arméniens sont passés au protestantisme. La liturgie et la langue utilisée sont les mêmes dans les Eglises orthodoxe et catholique qui se respectent mutuellement, attendant le jour où elles seront réunies comme elles l'étaient dans les premiers siècles de l'Eglise.

(Traduction de l'arabe par Paul Féghaly)



## L'Eglise chaldéenne

*Raphaël Bidawid, Patriarche des Chaldéens, Bagdad, Iraq*

C'est l'Eglise de Mésopotamie, fondée par l'apôtre saint Thomas qui, après son départ pour les Indes, légua la mission à son compagnon Addaï, l'un des Soixante-dix, et à son disciple Mari qui fondèrent l'Eglise de Séleucie et Ctésiphon, deux villes bâties sur le Tigre. C'est à partir de leur liturgie en langue araméenne que se développa par la suite la liturgie, notamment eucharistique, de cette Eglise.



*Eglise de Mar-Thuma restaurée, Mossoul*

Appelée « Eglise d'Orient » d'après le récit évangélique des Rois Mages venus d'Orient (Mt 2,2), elle fut l'une des premières Eglises à recevoir le message du salut, comme le note le livre des Actes des Apôtres : des juifs mésopotamiens étaient présents parmi les auditeurs de Pierre, le jour de la Pentecôte.

La dénomination d'Eglise chaldéenne lui fut donnée pour la première fois par le pape Eugène IV au concile de Florence en 1445, à l'occasion de l'union de l'Eglise nestorienne de Chypre avec Rome. A mesure que l'évangélisation progressait, de petites communautés chrétiennes se formaient autour de l'évêque. Les Annales rapportent qu'au début du IIIe siècle, on comptait une vingtaine de diocèses en Mésopotamie et dans les pays du Golfe.

Mais les complots se multiplièrent contre les adeptes de la nouvelle religion, qui furent considérés comme des ennemis de l'Empire ou des alliés de l'Empire d'Occident. Commença alors pour les chrétiens une période de sanglantes persécutions, dont la grande persécution dite des quarante ans (338-378), sous le roi Sapor II.

La vie monastique était déjà florissante au début du IIIe siècle. Mais elle ne connut vraiment son apogée qu'entre le Ve et le VIIe siècle, avec le grand réformateur et organisateur Mar Abraham le Grand.

La culture et les sciences se développèrent dans les foyers de vie religieuse, la transmission étant assurée grâce aux écoles attachées aux monastères et réparties sur tout le territoire de l'Empire. Parmi les plus célèbres, il faut citer celle de Nisibe, fondée par saint Jacques de Nisibe au début du IVe siècle, et celle d'Edesse fondée par saint Ephrem en 363.

Grâce à ses écoles et ses monastères, l'Eglise de Séleucie et Ctésiphon prit de l'importance, trouva son visage propre et prouva sa capacité à gérer ses affaires par elle-même. Elle acquit peu à peu son autonomie vis-à-vis de l'Eglise d'Antioche avec laquelle elle sut maintenir de très bonnes relations. Un premier pas fut fait en ce sens, lorsque Mar Papa (310-329) se fit donner le titre de *Catholicos*. L'autonomie plénière fut confirmée par Dadicho' en 424, sans cependant entraîner une quelconque rupture avec Antioche.

La conversion de l'Empire d'Occident au christianisme créa une situation nouvelle pour l'Eglise d'Orient. L'Eglise fut divisée en deux zones, orientale et occiden-



tale, et la politique commença à jouer un rôle important dans les relations entre les deux Eglises. La rupture entre l'Orient et l'Occident commença à Ephèse en 431, se poursuivit à Chalcédoine en 451, et fut définitivement consommée et proclamée lors des conciles d'Acace, en 486, et Babaï en 497. L'Eglise d'Orient devint nestorienne, on l'appela alors l'Eglise des Persans ou de Perse par opposition à celle de Byzance, et son chef prit le titre de Patriarche à l'instar des chefs des autres Eglises orientales.

L'Eglise d'Orient, isolée de l'Occident pour des raisons de politique et de Credo, s'investit dans les missions à l'étranger et connut une expansion extraordinaire au cours du VIII<sup>e</sup> siècle, sous le règne des califes Abbassides, en particulier sous Timothée le Grand (780-823). A cette époque, l'Eglise d'Orient comprenait des communautés organisées au Kurdistan, au Turkestan, au Tibet, en Chine, en Inde et à Ceylan, au Japon et en Indonésie, et dans d'autres régions. L'évangélisation de ces territoires se poursuivit et s'amplifia jusqu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, sous le règne des Mongols.

La chute de Bagdad entre les mains des Mongols, en 1258, n'eut pas de répercussion sur la vie de l'Eglise qui compta même un patriarche originaire de ce peuple, Yawalaha III (1238-1317). Malheureusement, Tamerlan (1370-1405) déclencha une persécution générale contre les chrétiens dans tout son Empire et instaura une politique d'annihilation pure et simple. A partir de cette date, l'Eglise d'Orient commença à s'affaiblir et à se replier dans les régions montagneuses du Kurdistan et en Perse, vouée par là même à une quasi disparition.

Pour faire face à cette situation tragique et sauver l'institution patriarcale dans l'Eglise, le patriarche Chimoun IV (1437-1477) décida que la charge patriarcale deviendrait héréditaire. Cette décision allait peu à peu se généraliser, y compris pour les évêques, ce qui provoqua beaucoup de mécontentements et de divisions au sein du clergé et des fidèles. C'était en effet aller à l'encontre des synodes de l'Eglise de Séleucie et Ctésiphon.

Ainsi à la mort du patriarche Chimoun VII en 1551, son neveu Chimoun VIII fut contesté par les adversaires de l'accession héréditaire au patriarcat. Un autre candidat fut proposé, Youhannan Soulaqa, supérieur des moines du couvent de Rabban Hormizd à Alcoche, qui partit à Rome en 1552 et y fit profession de foi catholique. Il fut sacré évêque à Rome et proclamé Patriarche des chaldéens par le pape Jules III, le 20 avril 1553. Le nouveau patriarche fixa sa résidence à Amed (Diarbékir) mais en 1555, il fut assassiné par l'émir d'Amadiyan, à l'instigation du patriarche Chimoun VIII.

Pour éviter qu'un tel drame se reproduise, son successeur Abdicho' IV Maroun changea de résidence et s'établit à Séert. Mais cette lignée de patriarches unis à Rome ne resta pas fidèle jusqu'à la fin. Un siècle plus tard, Chimoun XIII (1662-1700) décidait de revenir au nestorianisme et choisissait une nouvelle résidence à Qochanès, dans les montagnes du Kurdistan. Par conséquent, l'Eglise unie à Rome resta sans patriarche un certain temps. Ce n'est qu'en 1681 que l'évêque d'Amed, récemment uni à Rome, fut élu patriarche sous le nom de Joseph Ier.



*Prêtre et membres de la communauté syrienne catholique, Mossoul*

En 1830, Rome décida de supprimer le patriarcat d'Amed et de reconnaître Youhanna Hormez comme patriarche de Babylone pour les chaldéens, en résidence à Mossoul. C'est cette lignée qui est à la tête de l'Eglise chaldéenne depuis cette date jusqu'à aujourd'hui. ■



## L'Église latine en Terre Sainte

*Narczyz Klimas, ofm, Studium Theologicum Jerosolymitanum*

En étudiant l'Histoire de l'Église des premiers siècles du Christianisme et la formation des primitives institutions ecclésiastiques, on ne peut pas ne pas constater en eux un certain processus évolutif, toujours sur la base du commandement du Christ Seigneur d' « aller et de baptiser tous les peuples », mandat qui fut appliqué pleinement après le jour de la Pentecôte, avec la fondation des Églises particulières qui, avec le temps, se sont développées en des formes différentes.



*Le patriarche latin Michel Sabah*

Les structures de l'Empire Romain elles-mêmes ont beaucoup influencé la formation des Églises particulières, surtout des deux blocs : l'Église d'Orient et l'Église d'Occident.

Dans la première période de l'antiquité, l'Église latine fut présente en Orient, en Terre Sainte, à partir du IV<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. Cette présence finit en l'année 614, quand les Persiens Sassanides, pénétrés en Syrie, arrivèrent sous les murs de Jérusalem réussissant à la conquérir et à la piller. En cette période, cette présence se renouvela avec des pèlerins qui arrivaient en Terre Sainte de toutes les parties de l'Empire. On ne sait pas combien ils étaient ; quelques-uns ont laissé les traces de ce pas-

sage à travers des écrits ou à travers d'autres documents ; d'autres restèrent inconnus. Ces pèlerins, inconnus ou non mentionnés dans l'histoire, ont laissé des quelques traces de piété et aussi les empreintes de leur latinité. Parmi ces pèlerins il faut inclure les personnages comme Sainte Hélène, mère de l'Empereur Constantin, le Pèlerin de Bordeaux, la moniale Egérie, le Pèlerin de Plaisance...

Il y avait aussi des gens qui menaient une vie toute dédiée au Seigneur. D'après les témoignages recueillis tout au long des siècles, nous connaissons deux lieux signés par la présence monastique latine en Terre Sainte :

- *le Mont des oliviers*, avec les couvents fondés par la noble matrone romaine Mélanie, dite la Grande, et avec les constructions de sa nièce Mélanie la jeune. Plus tard y arriva aussi Rufin ;
- *et Bethléem*, où a vécu Saint Jérôme avec ses compagnes Sainte Paule et sa fille Sainte Eustoche, fondatrices des couvents auprès du lieu de la Nativité de Jésus.

Après la séparation des Églises en 1054, la présence latine se fit sentir vivante en 1099, après la prise de la ville de Jérusalem, avec la fondation du Patriarcat latin de Jérusalem. Cette présence se fit sentir à travers les pèlerins qui arrivaient maintenant plus nombreux, à travers les ordres militaires comme les Templiers, les Hospitaliers et les Teutoniques. Elle se manifesta aussi à travers le clergé latin et avec son chef, le Patriarche de Jérusalem. Quatre ans après la conquête musulmane par Saladin, en 1187, par suite de la troisième croisade, Richard Coeur de Lion conquiert de nouveau un territoire de la côte qui s'étendait de Jaffa à Tyr. Le nouveau siège du Patriarcat devint alors Saint Jean d'Acre et resta ainsi jusqu'en 1291, année où ce nouveau royaume tomba définitivement. Mais les Latins mirent de nouveau pied à Jérusalem en 1240, quand, par un accord stipulé par les Hospitaliers, la Ville Sainte retourna de nouveau à eux. Mais, depuis 1291 jusqu'à 1847, le Patriarcat latin de Jérusalem cessa d'être une charge résidentielle et



resta, pendant cinq siècles et demi, un simple siège titulaire.

Pendant cette longue période, en Terre Sainte ne restèrent que les Franciscains pour représenter la catholicité. Cependant leur présence ne commença qu'à partir de 1229. A la suite de l'accord de Frédéric II et du sultan Malek al-Kamel, ils réussirent, avec les Dominicains, à s'établir à Jérusalem où ils ouvrirent un couvent sur la Via Dolorosa. Les Frères Mineurs conquérèrent des positions importantes à l'intérieur des Lieux Saints où ils continuèrent à officier au milieu de vicissitudes alternes. En 1342 le Pape Clément VI, par la Bulle *Gratias Agimus*, établit les Franciscains comme les seuls responsables de la vigilance des Lieux Saints et de sa pastorale. Ils obtinrent beaucoup de droits non seulement sur les Lieux Saints, mais aussi pour soigner les catholiques qui vivaient là.

Le 2 Juillet de l'année 1847, le Pape Pie IX, par la lettre apostolique *Nulla Celebrior*, avait restauré le Patriarcat latin de Jérusalem. Cette restauration avait l'intention de contrebalancer l'activité missionnaire des protestants. Elle encouragea aussi un accroissement des fidèles latins par la conversion de fidèles qui venaient généralement des rites orthodoxes, culturellement plus proches de la mentalité occidentale. D'un autre côté, cette restauration protégeait les Latins par rapport à l'Islam.

Après la restauration du Patriarcat, de nombreux Ordres religieux et de Congrégations religieuses qui vivaient et exerçaient leur apostolat en Occident, vinrent en Terre Sainte pour servir, à côté des Franciscains pour aider le nouveau et renouvelé diocèse latin. Aujourd'hui, il y a 31 Ordres ou Congrégations religieuses d'hommes et 72 de femmes, qui exercent différents ministères dans les Lieux Saints : guident et reçoivent les pèlerins, étudient la Bible, travaillent dans la pastorale et dans la vie et l'aide sociales, non seulement des Latins mais aussi de tous ceux qui en ont besoin.

#### **Statistiques du Patriarcat latin de Jérusalem (Terre Sainte, Jordanie et Chypre) :**

<b>Fidèles</b>	<b>72.000</b>
<b>Paroisses</b>	<b>60</b>
<b>Succursales</b>	<b>27</b>
<b>Patriarches</b>	<b>1</b>
<b>Evêques</b>	<b>3</b>
<b>Prêtres</b>	<b>85</b>

Chiffres communiqués par l'archiviste du Patriarcat latin au 31.12.1998.



## Trois symposiums interreligieux à Jérusalem

*Alviero Niccacci, ofm, Studium Biblicum Franciscanum – Jérusalem  
(membre associé de la Fédération)*

Les Franciscains de la Custodie de Terre Sainte ont une longue histoire de recherche de dialogue avec les fidèles d'autres religions, à partir de Saint François qui alla en Égypte pour rencontrer le Sultan, en homme désarmé qui portait la paix en un moment historique, celui des Croisades, et dans un lieu, la Terre Sainte, où la violence et les oppositions étaient le pain de chaque jour pour les deux groupes.

Saint François, en envoyant ses frères parmi les non-chrétiens, leur recommandait de ne pas faire de disputes ou de luttes mais, au contraire, de vivre en paix, se soumettant à toute créature humaine. Les Franciscains qui vivent en ce pays depuis beaucoup de siècles, même en tant qu'hommes d'étude de la Bible, pensent pouvoir donner une contribution à la recherche d'une voie commune de dialogue, de respectueuse cohabitation, et de connaissance honnête et réciproque entre juifs, chrétiens et musulmans.

Avec ces désirs et ces motifs la Custodie a soutenu, encouragé et sponsorisé trois symposiums qui ont pour but d'encourager la recherche et la discussion sur l'interprétation des textes sacrés de la foi et de la tradition du Judaïsme, du Christianisme et de l' Islam.

Les symposiums se sont déroulés à Jérusalem, organisés par le Studium Biblicum Franciscanum, centre d'études de l'Ordre des Frères Mineurs et de la Custodie de Terre Sainte, à la distance de deux ans l'un de l'autre, et exactement en 1993, 1995 et 1997.

Le SBF comme centre académique à Jérusalem désire donner une contribution pour une plus grande compréhension et une mutuelle connaissance réciproques, et les symposiums ont voulu être, comme disait, à la conclusion du premier, le Custode de Terre Sainte, le Père Giuseppe Nazzaro, un signe prophétique dans un pays divisé.

En 1994 la Commission Biblique a publié un document sur l'interprétation de la Bible : le document examinait l'interprétation chrétienne de la Bible et du Nouveau Testament. A Jérusalem, le problème de l'interprétation

des Ecritures reçoit une particulière coloration parce que les fils d'Abraham, hébreux, chrétiens et musulmans, lisent et interprètent le texte sacré selon leur particulière expérience. Comment interpréter un texte ? L'interprétation n'est pas limitée à l'analyse philologique mais porte avec soi des dimensions existentielles qui sont différentes pour chaque croyance.

Les rencontres se sont déroulées à niveau strictement académique, sans la prétention d'être complets et exhaustifs des thèmes pris en considération. Ils n'ont donc pas été réellement de vraies rencontres interreligieuses, même si quelquefois la discussion a touché des thèmes de ce genre.

Juifs, Chrétiens et Musulmans prennent la source de leur foi de la révélation faite par Dieu d'une façon toute spéciale à Abraham. Dieu commanda à Abraham de quitter sa terre et son peuple et d'aller dans un pays inconnu. Abraham accueille le commandement de Dieu et a confiance dans les promesses que le Seigneur lui fait : un fils destiné à être la souche d'un grand peuple, une terre et sa bénédiction. La bénédiction de Dieu est pour tous les peuples de la terre : Abraham sera le père de tous et de chacun. Pour tous, juifs, chrétiens et musulmans, la révélation de Dieu est la source de leur foi, chacun avec ses livres saints.

Sur les promesses de Dieu aux Patriarches se sont confrontés les rapporteurs du premier symposium en 1993 : Alexander Rofé, département de Bible de l'Université Hébraïque de Jérusalem, Alon Goshen-Gottstein de l'Université de Tel-Aviv, Robert Karris, président de l'Association Biblique Catholique d'Amérique et professeur de Nouveau Testament et Yasir Al-Mallah, professeur associé d'Arabe à l'Université de Bethléem. Cela a été, comme disait le sous-titre, une recherche exégétique sur les sources et sur les traditions des trois religions monothéistes, non pas une rencontre interreligieuse. Après les relations, il y a eu la discussion à laquelle ont participé, avec les quatre rapporteurs, huit représentants de centres académiques et d'institutions catholiques de Terre Sainte.



Le thème du second symposium a été le sacrifice d'Isaac. Ont fait des relations le Thord Thordson de l'Université Ingaro (Suède) qui a illustré la tradition samaritaine, 'Amer Yunis de l'Université d'Hébron, qui a illustré la tradition musulmane, Mark Bregman du Hebrew Union College, qui a illustré la tradition hébraïque, et Miguel Pérez Fernandez de l'Université de Granade, qui a illustré celle chrétienne. Ont présenté des commentaires aux relations comme « répondents », Bruno Chiesa de l'Université de Pavie (Italie), Halim Noujaim, de la Custodie de Terre Sainte, et Justin Taylor de l'Ecole Biblique et Archéologique Française.

L'épisode du sacrifice d'Isaac représente un geste de suprême obéissance et d'amour soit de la part du père Abraham que de son fils Isaac ou Ismaël. C'est avec le même esprit d'obéissance et de soumission à l'unique Dieu que chacun est appelé à reconnaître et à respecter la foi de l'autre.

Les rapporteurs de symposiums, chacun expert en sa matière, venaient de toutes les trois religions et étaient presque tous des spécialistes locaux. Leurs présentations ont toujours été très vivantes et ont attiré un public considérable pour le milieu de Jérusalem.

Chaque relation était suivie par la réponse de la part d'un expert en cette matière, et, après, la discussion ouverte aussi au public.

Jérusalem comme Maison de prière pour tous les peuples, voilà le thème du troisième symposium en 1997. Du haut de la terrasse du couvent franciscain de la Flagellation, siège du SBF, on admire une merveilleuse vue sur Jérusalem, la Ville sainte, avec ses coupoles et ses monuments vénérables. La coupole du Rocher et l'esplanade du temple, sacrée aux musulmans, mais qui se lève sur le lieu de l'ancien Temple des juifs. Ici la tradition hébraïque et chrétienne place le sacrifice d'Isaac, tandis que la coupole du Saint Sépulcre rappelle le sacrifice de Jésus, nouvel Isaac offert par son Père. Tous les vendredis, dans l'après-midi, les chrétiens font la pieuse dévotion de la Via Crucis et, montant tout au long de la Via Dolorosa, croisent les fidèles musulmans

qui sortent de la prière faite à l'Haram El-Charif et les fidèles juifs qui vont au Mur des Lamentations pour le début du Sabbat. Depuis beaucoup de siècles, jusqu'à maintenant, les prières de tous, chrétiens, juifs et musulmans montent à Dieu à partir de cette ville. Voilà aussi une manière d'atteindre l'unité sous la conduite de Dieu.

Les rapporteurs du troisième symposium ont été Moshe Greemberg de l'Université Hébraïque de Jérusalem sur le texte de base Is 56,7, Jean-Marie Sevrin de l'Université Catholique de Louvain (Belgique) sur la citation du texte d'Isaïe en Marc 11, 15-19, Avigdor Shinan de l'Université Hébraïque de Jérusalem sur l'interprétation rabbinique du même texte, Abdul Rahman Abbad de l'Université de l'ONU de Ramallah sur la vision musulmane de la Ville Sainte, Wadi Abullif du Centre franciscain d'études orientales du Caire (Egypte) sur la tradition copte. La contribution de « répondents » de diverses institutions présents à Jérusalem, J. Loza de l'Ecole Biblique, T. Masvie du Caspari Centre, F. Manns du SBF, G.S. Khoury du Centre A Liqa'de Béthléem, et Halim Noujaim de la CTS, ont permis d'éclairer, amplifier et compléter les différentes perspectives. Le Symposium a eu un ton détendu et constructif et les positions critiques ou divergentes elles-mêmes ont été exprimées avec sens de responsabilité.

A la conclusion du troisième symposium on a affirmé l'importance de trois mots : fidélité, dialogue, partage. Fidélité envers Dieu et à sa conduite dans l'histoire. Dialogue autour des Ecritures et aux respectives traditions sacrées avec une intelligence ouverte et sans méfiances. Des siècles passés nous avons de remarquables exemples de discussion pacifique entre juifs, chrétiens et musulmans sur des passages bibliques et sur des thèmes théologiques de la tradition commune.

Aujourd'hui aussi ces exemples peuvent être une source d'inspiration. Il est nécessaire d'apprendre l'un de l'autre et surtout d'apprendre de Dieu, en laissant que l'Ecriture soit notre juge et notre guide. Le partage est l'unique solution. Si les trois religions ont tant de choses en commun, et ont une place et une fonction dans le plan de Dieu pour l'humanité, alors le partage



est obligatoire. De nouveau, en regardant aux siècles passés, nous trouvons des exemples de partage des lieux de culte. Avec l'aide de Dieu, cette attitude peut conduire et rapprocher les trois religions dans une mutuelle compréhension qui seule peut rendre possible une solution. Cette proposition peut apparaître irénique et simpliste ; elle est au contraire exigeante, elle oblige tout le monde à regarder à la conclusion de l'histoire humaine et à évaluer les divergences présentes, à cette lumière.

Il est significatif le fait que les rapporteurs, les premiers, ont reconnu que les symposiums ont été bienfaisants avant tout pour eux-mêmes. Cela a été un défi que de lire les textes sacrés avec un œil ouvert aux points de vue des autres religions. On pourrait dire que les rapporteurs ont expérimenté une responsabilité devant Dieu, auteur de notre commune révélation.

Les actes des deux premiers symposiums ont été publiés par la Franciscan Printing Press de Jérusalem : A. Niccacci (ed.), *Divine Promises to the Fathers in the Three Monotheistic Religions. Proceeding of a Symposium Held in Jerusalem, March 24-25,, 1993, 1995* ; F. Manns (ed.), *The Sacrifice of Isaac in the Three Monotheistic Religions. Proceedings of a Symposium Held in Jerusalem, March 16-17, 1995, 1995*. Les actes du troisième symposium sont sous presse auprès de la même maison éditrice.





## Glossaire

### Arianisme

Doctrine du prêtre Arius selon laquelle le Christ n'est ni éternel ni l'égal de Dieu, mais la première de ses créatures, et qu'il occupe, en tant que « Logos », une place intermédiaire entre Dieu et le monde. L'arianisme fut condamné aux conciles de Nicée (325) et de Constantinople (381).

### Chalcédoine

Ville fondée en 675 avant Jésus Christ à l'endroit où le Bosphore se jette dans la mer de Marmara. C'est là qu'a eu lieu le quatrième concile œcuménique, en 451. La profession de foi ou credo, issue de ce concile – qui affirme que dans la personne du Christ la nature humaine et la nature divine sont unies sans confusion ni séparation (formule dite de Chalcédoine) – engage encore la foi aujourd'hui.

### Eglise arménienne

L'Eglise arménienne s'est structurée aux environs du III<sup>e</sup> siècle, grâce à l'évêque Grégoire l'Illuminateur (d'où son nom d'Eglise grégorienne) et à la traduction de la Bible par le Père de l'Eglise arménienne Mesrop Mashtots (V<sup>e</sup> siècle). Sa position doctrinale (qui s'est élaborée en une tradition spécifique à partir du V<sup>e</sup> siècle) a généralement été considérée comme une forme de « monophysisme ». Mais l'Eglise d'Arménie a une autre compréhension d'elle-même : il s'agit plutôt de « miaphysisme » (une nature unifiée du Christ). La langue liturgique est l'arménien ancien. L'Eglise d'Arménie est gouvernée par un Catholicos (« évêque universel ») dont le siège est à Etchmiadzin (depuis 1443) et de qui dépendent les patriarches de Jérusalem (depuis 1311) et d'Istanbul (depuis 1438). Il existe en outre un patriarcat de Cilicie qui est autonome depuis le XI<sup>e</sup> siècle (siège transféré à Antilyas près de Beyrouth en 1921). Les chrétiens arméniens sont environ 5 à 6 millions dans le monde. Un petit segment de l'Eglise arménienne s'est uni à l'Eglise catholique (Arméniens uniates, le siège du Patriarche catholique arménien est à Beyrouth), avec son organisation ecclésiale spécifique (Mkhitaristes).

### Eglises coptes

Eglise nationale d'Egypte. Au V<sup>e</sup> siècle, suite à son rejet des décisions du concile de Chalcédoine (451), elle a élaboré sa propre tradition doctrinale, considérée comme « monophysite », mais que les Coptes eux-mêmes considèrent comme « miaphysite ». L'Eglise copte fait remonter sa tradition à l'évangéliste Marc et se considère comme l'authentique Eglise orthodoxe d'Egypte. Elle compte aujourd'hui 10 à 12 millions de fidèles dans le monde. Le chef de l'Eglise copte porte le titre de « Pape d'Alexandrie et Patriarche du siège de Marc », son siège se trouve au Caire. Les langues liturgiques sont le copte et l'arabe.

### Eglise éthiopienne

1) (Appelée auparavant Eglise d'Abyssinie). Eglise nationale d'Ethiopie. Fondée au début du IV<sup>e</sup> siècle, l'Eglise éthiopienne est devenue Eglise d'état sous le roi Ezana (341) et l'est restée jusqu'au coup d'état militaire de Mengistu Hailé Mariam en 1974. Jusqu'en 1959, elle était gouvernée par le Patriarche copte d'Alexandrie. Depuis, l'Eglise éthiopienne est devenue autocéphale avec à sa tête son propre patriarche-catholicos. Mais en tant qu'Eglise fille de l'Eglise copte, elle reconnaît une primauté d'honneur au patriarche copte. Ce dernier a fait sortir l'Eglise orthodoxe érythréenne de la juridiction du patriarche éthiopien en 1998 pour la mettre sous la juridiction d'un patriarche érythéen. Au plan théologique, l'Eglise éthiopienne a élaboré une tradition doctrinale spécifique à la suite du concile de Chalcédoine (451) dont elle n'a pas reconnu les décisions. Son enseignement a été considéré comme « monophysite », mais l'Eglise éthiopienne se définit elle-même comme « myaphysite » (une nature unifiée du Christ). Au niveau liturgique l'Eglise a gardé beaucoup de pratiques anciennes, y compris la circoncision.

2) (Eglise éthiopienne uniate) : la communauté éthiopienne unie à l'Eglise catholique a vu le jour au XIX<sup>e</sup> siècle (après des tentatives d'union antérieures) en tant qu'Eglise catholique orientale de rite alexandrin. Sur le plan de la juridiction, elle est dotée d'un siège métropolitain à Addis-Abéba avec des sièges suffragants en Ethiopie et en Erythrée.



### Eglise latine

Dans l'Empire romain, ce qualificatif désignait les communautés ecclésiales appartenant géographiquement à la partie occidentale de l'Empire, spécifiée par sa culture latine et romaine. Jusqu'au schisme d'Orient (1054), elle faisait partie de l'unique Eglise impériale romaine. L'Eglise latine, maintenant autonome sur le plan canonique et sous la juridiction de l'évêque de Rome (patriarche de l'Occident), a englobé toute la chrétienté occidentale jusqu'à l'époque de la Réforme. Menacée d'abord par le grand schisme d'Occident (1378-1417), l'unité de l'Eglise latine fut définitivement rompue avec l'avènement de la Réforme au XVI<sup>e</sup> siècle. Depuis cette époque, les Eglises protestantes, qui se sont séparées de l'Eglise latine, constituent une branche autonome de la chrétienté occidentale. En outre l'Eglise latine, grâce à son activité missionnaire dans le monde qui a pris son expansion au XVI<sup>e</sup> siècle, s'étend bien au-delà des frontières de la sphère culturelle occidentale et romaine, englobant aujourd'hui, en tant qu'Eglise catholique universelle, une majorité écrasante de chrétiens n'appartenant pas à cette culture. Elle garde encore un caractère spécifiquement latin et occidental.

### Eglise Mar Thomas

Désigne globalement les chrétiens des différentes confessions vivant sur la côte de Malabar (Inde du Sud-Ouest, état du Kerala), qui font remonter leur origine à la mission de l'apôtre Thomas dans les années 52. La tombe de l'Apôtre est vénérée à Madras, bien qu'aucune preuve historique ne permette d'affirmer que l'Apôtre y ait été missionnaire. La fondation des Eglises chrétiennes en Inde remonte à la mission nestorienne des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles. Le nombre total des chrétiens de l'Eglise Mar Thomas, qui aujourd'hui sont divisés en différentes confessions (orthodoxe syrienne, néo-nestorienne, catholique uniate, anglicane, Eglise Mar Thomas protestante) est estimé à plusieurs millions.

### Eglises orientales

Terme général pour désigner toutes les Eglises d'Orient qui appartenaient à la partie orientale de l'empire après la scission définitive de l'Empire romain (395). Aujourd'hui, Eglises originaires de cette partie de l'Empire ou fondées par elles. On distingue les Eglises et groupements suivants : les Eglises orthodoxes issues du monde byzantin, les anciennes Eglises nationales orientales qui ont vu le jour à la suite des controverses des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles, les segments des Eglises orientales passés sous la juridiction du Pape, qui constituent les Eglises unies à l'Eglise catholique.

1) *Les Eglises orthodoxes* : terme général pour désigner les Eglises orthodoxes (nationales) autocéphales et

autonomes qui remontent pour la plupart à l'époque de l'Eglise impériale post-constantinienne, surtout en Orient. Actuellement, il y a quatorze Eglises autocéphales et neuf Eglises autonomes (ces dernières sont des Eglises autonomes en matière d'administration interne mais elles ont des liens canoniques avec une Eglise autocéphale mère). Ces Eglises se considèrent entre elles comme des membres égaux de l'« unique Eglise du Christ, sainte, catholique et apostolique, en conformité avec la juste doctrine (orthodoxe) ». Elles ont une tradition commune en matière théologique, liturgique et spirituelle. Pour toutes, les décisions des sept conciles œcuméniques – selon la compréhension orthodoxe (325-787) – constituent la base doctrinale commune et le fondement du droit canonique. L'Eglise se comprend comme synodale. L'organe de gouvernement d'une Eglise orthodoxe (nationale) est le synode, au sein duquel la primauté est reconnue aux premiers hiérarques (patriarches, métropolitains, archevêques). La plus haute cour d'appel pour les décisions concernant le monde orthodoxe est le Synode œcuménique qui, depuis 1961, est préparé par des Conférences pan-orthodoxes. Au sein de l'orthodoxie en sa totalité, la primauté revient au Patriarche œcuménique. Théologiquement, l'Eglise orthodoxe se considère comme l'image terrestre de l'Eglise céleste. Le cœur et le fondement de la vie ecclésiale est l'eucharistie ; les liturgies de base sont celles de Basile et Jean Chrysostome. Une très grande importance est attribuée au monachisme (souvent très ascétique) et aux monastères. On leur reconnaît une autorité spirituelle, les monastères étant des lieux où l'identité religieuse, culturelle et nationale est préservée. La règle est de choisir les évêques dans le milieu monastique. Universelle, l'Eglise orthodoxe compte 150 à 170 millions de fidèles. La plus grande Eglise orthodoxe nationale est l'Eglise orthodoxe de Russie dont les membres sont évalués à 100 millions.

2) *Les Eglises nationales orientales anciennes* : Eglises orientales. 3) *Les Eglises uniates* : dont beaucoup remontent au Moyen Age, Eglises de l'Orient ancien ou issues de l'Eglise orthodoxe. Les Eglises uniates reconnaissent la primauté de juridiction et l'autorité du Pape en matière de doctrine, mais elles gardent, en langage ecclésiastique, la liturgie, la spiritualité, la compréhension, les particularités canoniques de leurs Eglises mères : orthodoxe ou de l'ancien Orient. La seule Eglise orientale à être pleinement en communion avec l'Eglise catholique romaine est l'Eglise maronite. Des unions partielles existent avec les rites arménien, éthiopien, copte, syrien oriental et syrien occidental.

### Eglises syriennes

L'expression désigne globalement les Eglises chrétiennes issues de la sphère culturelle de la Syrie anci-



enne dont les centres étaient Antioche et Edesse. Appartiennent à l'Eglise syrienne : l'Eglise orthodoxe grecque d'Antioche (dont le siège est à Damas), l'Eglise syrienne d'Orient (nestorienne, appelée aussi assyrienne) qui s'est constituée à la suite des controverses théologiques des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles, l'Eglise syrienne occidentale (jacobite), les Eglises orthodoxes syriennes autonomes d'Orient en Inde (Mar Thomas) nées de l'activité missionnaire des Jacobites et des Melkites, enfin les Eglises orientales de tradition syrienne qui sont en communion (totale ou partielle) avec l'Eglise catholique, c'est-à-dire les Maronites ; le Patriarcat catholique syrien d'Antioche (dont le siège est à Beyrouth) et les Eglises syro-malankares de l'Inde (qui, en 1930, se sont séparées de l'Eglise orthodoxe syrienne) ; l'Eglise chaldéenne (actuellement, le patriarcat catholique chaldéen a son siège à Bagdad) et l'Eglise syro-malabare en Inde. Elles sont respectivement de rite maronite, de rite syrien occidental et de rite syrien oriental.

#### **Jacobites**

Terme qui désigne les chrétiens syriens dont la structure ecclésiale a été modifiée au VI<sup>e</sup> siècle par le moine syrien Jacob Baradaeus. Traditionnellement, ils ont été considérés comme « monophysites ». Actuellement, le terme désigne les membres de l'Eglise syrienne occidentale (Eglises syriennes).

#### **Maronites**

Membres de l'Eglise maronite syrienne, la seule Eglise orientale à avoir toujours été en communion avec l'Eglise catholique. Son origine remonte au monastère syrien de Saint-Maroun (avant 423). Aujourd'hui, elle est répandue dans le monde entier : on compte environ 2,2 millions de Maronites, surtout au Liban et au Proche-Orient ainsi qu'une diaspora importante en Amérique du Nord.

#### **Melkites**

Ou *Melchites*, du syrien *malka*, « empereur ». Ce sont à l'origine les chrétiens égyptiens, syriens et palestiniens qui ont accepté les décisions du concile de Chalcédoine (451) contre les monophysites. On les appelait les « hommes de l'Empereur ». Au XVII<sup>e</sup> siècle, influencés par des missionnaires catholiques, les melkites se scindèrent (définitivement en 1724) et un nouveau patriarcat uni à l'Eglise catholique fut érigé à Antioche. Depuis 1838, il est appelé « Patriarcat melkite d'Antioche et de tout l'Orient, Alexandrie et Jérusalem ». La résidence du Patriarche est à Damas, le rite est byzantin. Actuellement, on compte environ 1,7 million de Melkites uniates contre 1,1 million de chrétiens orthodoxes dans les patriarcats orthodoxes grecs d'Antioche, Alexandrie et Jérusalem.

#### **Monophysites**

Tenants d'une conception christologique (monophysisme) qui remonte à l'école théologique d'Alexandrie, selon laquelle il n'y a pas deux natures (humaine et divine) distinctes en Jésus Christ, mais que la seule nature divine du Logos est devenue chair. Après leur condamnation par le quatrième concile œcuménique de Chalcédoine (451), les monophysites se séparèrent de l'Eglise impériale pour se constituer en Eglise autonome (Eglise arménienne, Eglise éthiopienne, Jacobites, Eglise copte). D'après la compréhension qu'ils ont de leur propre théologie, il faudrait mieux parler de « miaphysites » (une nature unifiée du Christ) plutôt que de monophysites.

#### **Nestoriens**

Partisans de la doctrine de Nestorius (né aux environs de 381 et patriarche de Constantinople entre 428 et 431). A l'opposé de la théologie d'Alexandrie, ils affirment que les deux natures divine et humaine restent séparées en Jésus Christ. Nestorius déniait à Marie le titre de Mère de Dieu. En 431 : Nestorius fut condamné et déposé par le concile d'Ephèse. Les Nestoriens émigrèrent dans l'empire Sassanide. En 484-486, séparation d'avec l'Eglise impériale et fondation de l'Eglise nestorienne (Eglise syrienne d'Orient ou Eglise assyrienne). La période suivante fut marquée par une activité missionnaire importante en Inde (Eglise Mar Thomas), Chine, Mongolie, Tibet. Actuellement, l'Eglise syrienne d'Orient (qui se nomme elle-même « La sainte Eglise catholique et apostolique d'Orient ») compte quelque 150.000 membres au Proche-Orient (Iran, Irak, Liban, Syrie), en Inde, Australie et aux Etats-Unis. Numériquement parlant, c'est la plus petite des Eglises orientales. L'Eglise chaldéenne, appartenant à l'Eglise syrienne d'Orient, est en communion avec Rome depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. Elle compte environ 270.000 membres.

#### **Schismes**

Les deux principaux schismes qui ont marqué l'histoire de l'Eglise sont : le schisme d'Orient, lorsque les quatre patriarcats orientaux (Constantinople, Alexandrie, Antioche, Jérusalem) se sont séparés de l'Eglise latine, séparation qui existe encore aujourd'hui malgré les efforts réitérés de réconciliation (le dernier en 1995, avec la publication d'une déclaration commune du patriarche œcuménique Bartholomeos I<sup>er</sup> et du pape Jean Paul II) ; le grand schisme d'Occident (1378-1417) auquel mit fin le concile de Constance, lorsque deux personnes (trois pendant un bref laps de temps) se disputèrent la papauté.

(Trad. : E. Billoteau)



Federation of Asian Bishops'  
 Conferences (FABC)  
 Office of Laity – AsIPA Desk  
 P.O. Box 36-516  
 34 Lane 32, Kuangfu South  
 Road  
 Taipei (105)  
 Taiwan, R.O.C.  
 Tél : + 886-2-25 77 20 07  
 Fax : + 886-2-25 77 20 07  
 E-mail : fabcol@ms8.hinet.net

### Asie : II<sup>e</sup> Assemblée Générale de l'AsIPA :

#### « Faire Eglise autrement en ce nouveau millénaire »

Les équipes de formation de l'AsIPA (Approche pastorale intégrale pour l'Asie) en provenance de 12 pays d'Asie se sont réunies du 12 au 21 octobre 2000, en Thaïlande. Utilisateurs de la méthode et des documents de l'AsIPA, les participants ont fait le point sur leur expérience, approfondi leur compréhension de la méthode AsIPA et évalué en quoi elle favorise l'avènement d'une Eglise participative – une Eglise « communion de communautés ». Les 105 participants ont pu témoigner que la Parole de Dieu est non seulement devenue une source d'inspiration dans la vie quotidienne de nombreux chrétiens – grâce aux partages d'évangile vécus régulièrement au sein des petites communautés chrétiennes – mais également un réel ferment de renouveau : « En regardant leur vie et ce qui les entoure à la lumière de l'évangile, les membres de l'Eglise se trouvent vivifiés jusque dans les plus petites communautés ecclésiales » (Déclaration Finale 1.5).

Les documents de l'AsIPA incluent quatre séries de matériaux sur les thèmes suivants : « Méthodes de partage d'évangile », « Edifier de petites communautés chrétiennes », « Vision d'une Eglise participative » et comment arriver à un autre style de leadership. Ils ont été élaborés par des formateurs engagés sur le terrain, et témoignent d'un renouveau dans l'usage pastoral de la Bible en maints pays d'Asie. Un paroissien, par exemple, a dit au prêtre de sa paroisse : « J'avais l'habitude d'arriver en retard à la messe. Mais depuis que je participe aux partages d'évangile de quartier, je veux être là quand on lit la PAROLE car nous l'avons travaillée dans notre groupe de partage d'évangile. Je veux l'entendre encore une fois, proclamée au sein d'une grande communauté. Il m'arrive de plaindre ceux qui écoutent le texte pour la première fois. »

Le Secrétariat pour les laïcs de la FABC – section AsIPA est chargé de la mise en réseau des équipes de l'AsIPA, ce qui inclut la coordination des sessions et la mise en commun des modules élaborés à l'échelle locale. La coordinatrice est Cora Mateo, qui était présente à l'Assemblée Plénière de la Fédération Biblique Catholique de 1996 à Hong Kong.

Catholic Bishops' Conference  
 of the Philippines  
 Episcopal Commission for the  
 Biblical Apostolate (ECBA)  
 CBCP Bldg., 470 Gen. Luna St.  
 Intramuros, 1002 Manila  
 Philippines  
 Tél : +63-2-527 41 57  
 Fax : +63-2-523 53 11  
 E-mail : ecba@cbcpnet.net  
 Website : www.cbcpnet.net

### Philippines : Semaine nationale de la Bible 2001

L'Eglise des Philippines a célébré sa Semaine nationale de la Bible du 22 au 28 janvier 2001. Le thème et le verset biblique de référence étaient ceux de la VI<sup>e</sup> Assemblée Plénière de la FBC qui se tiendra au Liban du 3 au 12 septembre 2002 : « La Parole de Dieu, une bénédiction pour toutes les nations » – « Tu m'apprendras les chemins de la vie » (Ps 16,11 ; Ac 2,28).

Le Président de la ECBA, Mgr Arturo Bastes, svd, a rédigé une lettre circulaire pour la Semaine nationale de la Bible :

« En tant que membre effectif de la Fédération Biblique Catholique, la Conférence épiscopale des Philippines a choisi ce thème – via la Commission épiscopale pour l'Apostolat



biblique (ECBA) – car il nous amène à la mise en œuvre concrète de notre résolution d'être une Eglise vraiment missionnaire, annonçant la Bonne Nouvelle du Seigneur à toutes les nations, tout particulièrement à nos voisins d'Asie. Le thème est en lui-même missionnaire car il se réfère à la dynamique de l'Eglise primitive telle qu'elle apparaît dans les Actes des Apôtres : les messagers de l'Evangile ont porté la bonne nouvelle depuis Jérusalem jusqu'en Samarie, puis en Asie Mineure et en Europe, enfin à Rome et jusqu'aux extrémités de la terre, traversant pour cela les frontières et s'ouvrant à tous les peuples. Missionnaires du troisième millénaire, nous devons relever le défi de faire route ensemble, pour atteindre tous les peuples et leur ouvrir la Parole de Dieu comme les premiers missionnaires de l'Eglise l'ont fait avant nous.

Le thème se réfère également au pluralisme qui caractérise le monde contemporain, nous rappelant la présence d'autres grandes traditions religieuses en Asie, tout particulièrement des religions se réclamant d'Abraham. Dans notre pays, surtout à Mindanao et Sulu, les chrétiens et les musulmans, qui sont tous les descendants d'Abraham et croient au Dieu unique, sont en conflit. Le thème exprime l'espérance que cette base commune au christianisme, à l'islam (et au judaïsme) puisse devenir une bénédiction, en dépit du conflit qui existe entre les croyants des religions monothéistes, pas seulement ici dans notre pays, mais aussi dans les pays de la Bible où le conflit est de plus en plus aigu.

Le verset biblique de référence : ' Tu m'apprendras les chemins de la vie ' est tiré du Psaume 16,11 et cité par saint Pierre dans son discours le jour de la pentecôte (Actes 2, 28). ' Chemin ' et ' vie ' sont des mots clés dans la Bible ; ils expriment l'essentiel de l'aspiration religieuse de tous les temps, surtout du monde contemporain. L'auto-révélation de Dieu à travers sa Parole est vie pour l'humanité, pour tous les êtres humains sans distinction ni discrimination. Ce verset suppose que Dieu se révèle de différentes façons : dans la Bible, dans le christianisme et dans toutes les religions du monde qui peuvent donner la vie aux êtres humains.

La célébration de la Semaine nationale de la Bible, qui culmine avec le Dimanche national de la Bible (28 janvier), est aussi une invitation adressée à tous les croyants pour qu'ils apportent leur soutien à la pastorale biblique dans chaque paroisse, vicariat, diocèse, afin que notre peuple qui ressent une faim intense de la parole de Dieu, soit rassasié du pain du ciel qui seul donne la vraie vie. »

Mgr Angelito R. Lampon, omi, vicaire apostolique de Jolo, a fait une communication sur le thème : « La Parole de Dieu, une bénédiction pour toutes les nations », lors de la XIV<sup>e</sup> Session nationale pour l'apostolat biblique (19-23 février 2001), en mettant l'accent sur la situation particulière d'une Eglise minoritaire à Jolo, et ses répercussions dans l'exercice de son ministère.



Mme Estrella del Mar  
P.O. Box 582  
6000 Cebu City  
Philippines  
Tél : +63-32-344 01 70  
Fax : +63-32-495 70 86  
E-mail : stardelmar@philwebinc.com

### Philippines : Cours de Bible à Quezon City

Cette année (qui commence le 22 septembre 2001), le P. Carmelo O. Diola, ssl, fera un cours pour les laïcs, intitulé : « L'actualisation de la Parole dans la communauté des croyants ». Actualiser signifie relire les textes bibliques à la lumière des situations nouvelles et appliquer ces textes au contexte dans lequel le peuple de Dieu vit aujourd'hui (L'interprétation de la Bible dans la vie de l'Eglise, 170-171).

C'est un cours d'introduction à l'exégèse de base et à ses méthodes, qui donne également un aperçu sur d'autres méthodes d'interprétation. Le cours associera un atelier et un séminaire avec des conférences. Des orientations seront données ainsi que des pistes de lectures. Les questions ne seront pas seulement suscitées mais également encouragées.

#### Les objectifs du cours sont les suivants :

- Donner aux participants la possibilité de se situer par rapport aux différentes méthodes d'interprétation de la Bible, en insistant tout particulièrement sur la méthode historico-critique dans le contexte de l'Eglise catholique romaine.
- Familiariser les participants avec la terminologie de base et les méthodes utilisées pour l'étude des évangiles synoptiques, afin de leur donner la possibilité de mener à bien leur propre recherche et d'en faire partager les fruits à leurs frères et sœurs dans la foi.
- Analyser des passages déterminés (péricopes) des Evangiles synoptiques et leur appliquer les différentes méthodes d'interprétation.
- Amener les participants à lire eux-mêmes les Evangiles synoptiques, et pas seulement des ouvrages sur la question, et à prêter une réelle attention aux questions religieuses, spirituelles et ecclésiales que cette lecture peut soulever.
- Equilibrer les exigences de sérieux et le besoin de détente en faisant appel aux multimédias, au travail de groupe, et en s'efforçant d'appliquer les études au contexte contemporain. ■

P. Sebastian Quadros, svd  
Centre Catéchétique et  
Biblisme du Diocèse de  
Mananjary  
c/o Maison Arnold  
Janssen, B.P. 17  
Mananjary - 317  
Madagascar  
Tel : +261-2072-941 12  
Fax : +261-2072-941 68  
E-mail : svd@vitelcom.mg

### Madagascar : Séminaire biblique de base pour jeunes

Soixante-huit jeunes, venus de différentes paroisses des zones rurales de Madagascar, se sont rencontrés pour le Séminaire biblique de base à Ambodilafa du 25 au 29 juillet 2001 ; un séminaire organisé par six animateurs pastoraux (2 religieux et 4 laïcs). Ces cinq jours de travail ont été marqués par le profond désir des jeunes qui voulaient vivre à plein ce qu'ils avaient découvert : « La Bible, un livre de vie- la Parole de Dieu, une force de vie. »



L'équipe d'animation a dû adapter le programme en fonction du niveau des jeunes : certains ne savaient pas lire. Les principaux thèmes abordés furent les suivants : « La Bible : un livre fait de plusieurs livres, une bibliothèque » ; « Comment aborder la Bible » ; « La Bible comme Parole de Dieu » ; « Notre réponse à la Parole de Dieu ».



En conclusion, quelques points ont retenu notre attention :

- le dynamisme et la joie qui animaient ces jeunes malgré la difficulté de compréhension ressentie au début, mais surmontée au jour le jour grâce aux activités auxquelles chacun a participé sans complexe ;
- la ferveur pour la liturgie ;
- la recherche d'une familiarité plus grande avec la Parole de Dieu ;
- leur intérêt et leur attention à travers les questions qu'ils ont posées.

A côté de ces aspects positifs nous avons constaté aussi quelques difficultés devenues des obstacles à la satisfaction de leur désir :

- Vu le niveau de vie des familles : l'acquisition d'une Bible individuelle se révèle un grand problème, ce qui ne facilite pas le travail durant ce type de session ni la suite, que ce soit personnellement ou communautairement.
- La participation s'est heurtée à beaucoup de difficultés : par exemple, le manque de moyens de communication ; beaucoup ont dû venir à pieds et parcourir de nombreux kilomètres pour cela.
- Le niveau intellectuel très bas, ce qui ne facilite pas la compréhension des conférences, surtout pour les analphabètes.

Notre grand souhait pour faire fructifier cet apostolat biblique très indispensable à la vie de tous les chrétiens c'est de pouvoir organiser une session pour des animateurs laïcs, c'est un grand défi à relever. ■



Diocese of Little Rock,  
Scripture Study Office  
P.O. Box 7565  
Little Rock, AR 72217-7565  
Etats-Unis  
Tél : +1-501-664 03 40  
Fax : +1-501-664-90 75  
E-mail : sales@litpress.org  
Website:  
www.littlerockscripture.org

### Etats-Unis : Little Rock Scripture Study

Les évêques catholiques des Etats-Unis ont publié récemment un projet pastoral intitulé « Notre cœur était brûlant en nous ». Dans ce document ils exhortent toutes les paroisses à donner la priorité à la formation pour adultes afin que ces derniers soient des disciples à la foi vivante, consciente et féconde.

Little Rock Scripture Study, membre associé de la Fédération, fournit des documents adaptés à la formation continue. Depuis 1974, nombreux sont ceux et celles qui utilisent ses méthodes et ses documents pour approfondir leur foi personnelle et communautaire et la faire rejaillir au service de la justice au sein de la communauté élargie.

Little Rock Scripture Study offre une grande variété de matériaux :

- ☐ pochette introductive incluant le guide de l'animateur
- ☐ des documents de travail avec des corrigés pour les Actes des Apôtres ; les femmes dans le Nouveau Testament ; le Chemin de la justice et de la paix
- ☐ une vidéo d'information sur Little Rock Scripture Study
- ☐ des programmes et des documents destinés à la formation d'animateurs
- ☐ des cours vidéos : introduction à la Bible ; parcours de l'Ancien et du Nouveau Testament ; les pays de la Bible.

La plupart de ces documents sont disponibles en anglais et en espagnol.

Sr Euphrasia Simati  
Biblical Center for Africa  
and Madagascar (BICAM)  
P.O. Box 24215  
Karen - Nairobi  
Kenya  
Tél : +254-2-88 24 48, 88 43 52  
Fax : +254-2-88 29 77  
E-mail : bicam@wananchi.com

### Kenya : III<sup>e</sup> Assemblée Plénière du Centre biblique pour l'Afrique et Madagascar (CEBAM) à Nairobi : « La Parole de Dieu, une bénédiction pour toutes les nations »

La III<sup>e</sup> Assemblée Plénière organisée par le CEBAM s'est tenue à Karen, Nairobi, Kenya, du 11 au 17 août 2001. Les 23 participants venaient de 11 pays d'Afrique : Malawi, Bénin, République Démocratique du Congo, Nigeria, Ghana, Burkina Faso, Kenya, Zimbabwe, Gambie, Soudan et Madagascar. Les participants étaient des agents de pastorale biblique et des délégués des conférences épiscopales, membres de la FBC ou coordinateurs des régions du SECAM (Symposium des conférences épiscopales d'Afrique et de Madagascar). On comptait en outre 2 représentants de la FBC venus d'Allemagne.

La réunion avait deux objectifs principaux : le premier était de fournir aux délégués de la FBC une occasion de préparer la VI<sup>e</sup> Assemblée Plénière qui se tiendra à Beyrouth, Liban du 3 au 12 septembre 2002. Dans cette optique, les participants ont donc réfléchi sur « La Parole de Dieu, une bénédiction pour toutes les nations », et cela dans leur contexte africain. Les Actes des Apôtres ont servi de texte de référence. Le second objectif était d'évaluer où en était la pastorale biblique en Afrique et Madagascar, et surtout le fonctionnement du BICAM.

Les résolutions et recommandations exprimées par la Déclaration Finale montre tout ce qui a déjà été accompli, et ce qui est en train de s'accomplir dans le domaine de la pastorale biblique en Afrique et Madagascar. En même temps, elles invitent à une meilleure coordination des activités. Les participants à la rencontre de Nairobi sont repartis dans leur pays convaincus de la nécessité d'intensifier les efforts pour promouvoir la pastorale biblique à tous les niveaux. La question urgente à l'heure actuelle est la suivante : comment garder l'esprit de la Déclaration Finale – à l'échelle personnelle et institutionnelle – et faire passer dans la réalité les résolutions prises en ce moment décisif pour la pastorale biblique en Afrique ?





---

## **La Declaration Finale de l'Assemblée Plénière du CEBAM (original en anglais)**

### **BICAM Final Statement**

#### **1.0 Preamble**

1.1 We, 25 agents of the Biblical Pastoral Ministry (BPM) from 10 countries in Africa and Madagascar, have met together at Karen, Nairobi, Kenya, from 11th - 17th August, 2001, to evaluate our pastoral activities and to deliberate on the extent to which the Word of God has been a blessing for all nations, in line with the theme of the 6<sup>th</sup> Plenary Assembly of the Catholic Biblical Federation (CBF) to be held in Beirut, Lebanon, from 3rd – 12th September, 2002.

1.2 We note the pluralism of today's world and recognise the opportunities and threats posed by globalisation. We are also aware of the growing challenge of Islamic and Christian Fundamentalism. However, we are certain that the unchanging Word of God has power to create the right changes in individuals and communities of all times (cf. 2 Tim. 3:1-17).

1.3 We view with great concern, the numerous cases of conflict and injustice that riddle our vast continent but we note that they could challenge us in our prophetic role, with Jesus Christ as our model. Our Lord was a great observer of real life situations of his people; he analysed these situations and did not remain passive. He condemned injustice and negative ways of thinking, proclaiming the values of the Kingdom of God and acting in conformity with his own teaching.

#### **2.0 Word of God – A blessing for all nations**

2.1 We have reflected on the Acts of the Apostles from the perspective of the Word of God as a blessing for all nations. The great Pentecost event, empowering the Apostles to witness to the Risen Lord and, the series of episodes that followed, are indicative of the abundant blessing that the Lord bestowed on people through his ministers. The words of Peter to the lame man: "I have neither silver nor gold..." (Acts 3: 6), are a challenge to some of our approaches to the BPM. Though, far from being a self-supporting Church, we have become convinced that inadequate funds should not be a major obstacle to effective BPM.

2.2 We recount the major in-roads that the BPM has made since the promulgation of Dei Verbum in 1965. Today, the Word of God is being made accessible to the faithful. "There is a great interest in the Bible; an eagerness to know it, an openness to hear about it, and to draw from it solutions to felt needs." (Bishop C. F. Esua, 25<sup>th</sup> Anniversary of CBF, 1994). This is a great blessing for the Church.

2.3 We continue to note that through Bible translations, the Bible has become a pioneer in literacy for many communities. The people's ability to interact with the Word of God has been a blessing to very many nations. Moral codes as well as legal and judicial systems of many nations have their roots in the Word of God. The Word of God has been of real help in the time of need for victims of crisis and conflicts in various parts of the world. Indeed, it has been a catalyst in bringing peace and reconciliation to many communities. We appreciate the partnership and co-operation of the United Bible Society in our mutual effort to help our people interact with the Word of God.



### **3.0 Resolutions**

In the light of the above, we resolve:

3.1 To foster collaboration amongst ourselves and be more co-ordinated and committed to the task as we intensify our efforts at ensuring that the Word of God becomes central in all spheres of life.

3.2 That the Word of God shall be our daily companion to illumine our path and guide us so that our people will be enabled to actualise their prophetic role in building a new world order based on unity, truth, love, justice and peace.

3.3 That the Bible shall be the source, centre, and inspiration of evangelisation, catechesis, spirituality, and pastoral ministry by using all available traditional and modern methods to bring the Word of God into the hands, minds and hearts of our people.

3.4 To work hard to provide Bibles widely, at prices people can afford and in languages they can understand, study guides to the Bible, teaching and learning materials; commentaries, research findings, audio and video cassettes etc., to enable our people know, appreciate, understand and live the Word of God in a liberated manner.

3.5 To foster co-ordination and unity among ourselves, other agents of the BPM, our dioceses, conferences and regional bodies, the hierarchy and the clergy, priests and the lay faithful, the religious and secular, rulers and their subjects.

3.6 To re-echo the numerous commitments previously made to make BICAM effective as contained in our memorandum to SECAM concerning BICAM at the First Pan-African Seminar in Nairobi – Kenya on 24<sup>th</sup> January 1990.

3.7 To be active members of the CBF who support and implement its programs and activities.

3.8 To fervently pray and work tirelessly for the success of the forthcoming Sixth Plenary Assembly in Beirut.

### **4.0 Recommendations**

#### **4.1 To SECAM**

4.1.1 Having observed that for about three years now the Biblical Centre for Africa and Madagascar (BICAM) has been without a Director and that the Centre has not lived up to its promotional and inspirational expectations, we humbly appeal to SECAM to appoint a Director for the Centre.

4.1.2 In line with the need to make the Word readily available to the people (cf. DV. 22), and the desire of our people to read the Word of God, SECAM find ways of subsidising the printing of Bibles to make them affordable to the people.

4.1.3 Considering the importance of the BPM in the mission of the Church, especially, here in Africa, we appeal to regional bodies of SECAM, Episcopal Conferences and to each individual Ordinary to encourage BPM by appointing Regional, national and, diocesan co-ordinators.



4.1.4 We recommend that there be three representatives from the regional bodies of episcopal conferences (from the anglophone, francophone and lusophone groups) to the BICAM Executive Committee.

#### 4.2 To BICAM

That the new Director of BICAM, when appointed by SECAM, finds ways and means of revamping the Centre for it to be an effective instrument for promoting Biblical Pastoral Ministry in the Region.

#### 4.3 To Catholic Institutes of Higher Learning

While appreciating the tremendous efforts and contributions of our Catholic Institutes of Higher Learning in the training of personnel in Biblical Theology, we will appreciate better if these Institutes could use African categories to make the Gospel intelligible to the people. By this, the Africans would see themselves as African and Christian at the same time.

#### 4.4 To the Catholic Biblical Federation (CBF)

We appeal to CBF to consider giving the opportunity to the Africa and Madagascar region, to host the 2008 Plenary Assembly on the theme: "The Word of God – A New Pentecost".

### 5.0 Conclusion

We thank God that the Third Plenary Meeting of BICAM has successfully ended. We are grateful to our funding agencies, the current and immediate past Secretaries-General of CBF for the immense contributions they made to enable this meeting take place. We pray that the good Lord will continue to bless and sustain their efforts.

May the Holy Spirit inspire us as we continue our journey of preparation for the Sixth Plenary Assembly in Beirut, Lebanon, in September, 2002. ■



La Fédération Biblique Catholique (*FBC*) est une association internationale d'organisations catholiques engagées au service de la Parole de Dieu selon des modalités diverses. Actuellement, la Fédération compte 90 membres actifs et 219 membres associés, représentant 125 pays.

Toute activité qui peut contribuer à rendre l'Écriture Sainte accessible à tous s'inscrit dans le projet de la Fédération : traduction et distribution d'éditions catholiques et interconfessionnelles de la Bible ; production d'instruments pédagogiques, etc.

La *FBC* encourage et coordonne les activités pastorales bibliques des organisations membres ; elle favorise un partage des expériences sur le plan international ; elle cherche à susciter la joyeuse expérience de la Parole de Dieu parmi les croyants. La Fédération facilite et soutient la collaboration avec les représentants des Sociétés bibliques et avec les exégètes.

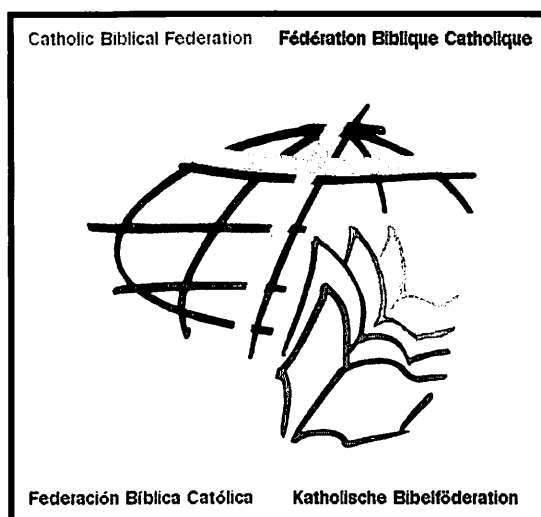
La *FBC* essaie surtout de promouvoir une lecture de la Bible qui soit en lien avec les réalités quotidiennes et d'aider les ministres de la Parole en ce sens.

Se mettre au service de la Parole de Dieu revient à servir l'unité et le dialogue entre les peuples. Les médias nous rendent présents les uns aux autres et c'est ensemble que nous avançons dans un monde où subsistent des symptômes de haine et de destruction. Dans ce contexte, la Parole de paix et de communion avec Dieu et avec les autres n'en est que plus nécessaire.

**Wilhelm Egger, Évêque de Bolzano-Bressanone, Président de la FBC**

[www.c-b-f.org](http://www.c-b-f.org)

[www.febic.org](http://www.febic.org)



[www.catholic-biblical-federation.org](http://www.catholic-biblical-federation.org)